LA PRÉTENDANTE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR

MM. PROSPER DINAUX ET EUGÈNE SUE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 6 août 1841.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JACQUES Ier, roi d'Angleterre et d'Écosse	M. SAMSON.
LADY ARABELLE, fille de Charles Darnley, cousine-germaine du roi Jacques	Mlle ANAÏS.
SIR ROBERT CECIL, ministre	M. GEFFROY.
WILLIAM SEYMOUR, page	Mlle NOBLET.
LORD DUDLEY, grand-écuyer de la princesse Arabelle	M. MARIUS.
LORD MUNGO, grand-maître de la maison de la princesse Arabelle.	M. MAINVIELLE.
GIB, vieux serviteur du roi Jacques	M. MATHIEN.
MISS FLEMMING, gouvernante de la princesse Arabelle	Mme TOUSEZ.
STEPHEN, forgeron de Gretnagreen	M. H. VARLET.
UN OFFICIER.	
COURTISANS, DOMESTIQUES.	

(La scène est à Londres, dans le palais de White-Hall, le 4 novembre 1605.)

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de lady Arabelle. Au fond, porte principale et deux portes moins grandes. A gauche, porte conduisant aux appartemens intérieurs de la princesse. A droite, entrée d'un couloir secret conduisant au cabinet du roi. Une cheminée; table sur laquelle se trouve tout ce qu'il faut pour écrire, et une Bible. Grand fauteuil d'honneur près de la cheminée.

SCÈNE I.

GIB, STEPHEN, DEUX DOMESTIQUES.

GIB, indiquant la table à deux laquais.

Ces cartons sur cette table, là... (Indiquant la gauche.) Bien... laissez-nous.

(Ils sortent.)

STEPHEN.

Enfin nous voilà seuls, maître Gib... combien je vous remercie de m'avoir facilité l'entrée du palais de Wite-Hall! Grace à cet habit, je pourrai approcher du roi et trouver le moment de lui présenter ma créance...

GIB.

Tu arrives exprès de Gretnagreen, des frontières d'Écosse; et puisque tu as quitté ta forge, il faut bien tâcher qu'un si long voyage ne te soit pas inutile. Et puis... n'es-tu pas mon compatriote... Écossais... comme moi?

STEPHEN.

Et comme le roi, maître Gib! car c'est nous qui avons donné ce bon roi à l'Angleterre... et au pays nous avions peur qu'on ne nous le gâtât ici.

GIB.

Lui! moi qui suis son serviteur depuis son enfance, je t'assure que le fils de Marie Stuart, que Jacques Ier d'Angleterre est bien encore Jacques VI d'Écosse, aimant peut-être à montrer son esprit, à jouer au fin; mais employant toujours cet esprit et cette finesse à faire du bien, ayant besoin d'une

Digitized by Google

récréation après son travail avec les ministres, et aimant les enfans, parce que souvent il est bon et simple comme eux.

STEPHEN.

Et de la fierté, pas plus qu'en Écosse?

GIB.

Lui, fier? au contraire, les courtisans gourmés de l'ancienne cour disent qu'il manque de dignité et rient un peu de lui; mais il s'en venge en se faisant aimer par sa bonhomie.

STEPHEN.

C'est bien lui... toujours lui... que Dieu nous le conserve long-temps! Allons, tant mieux! certain trait qu'on m'avait raconté... me faisait craindre...

GIB.

Quel trait?

STEPHEN.

En mettant le pied en Angleterre... une exécution... sans aucune forme de procès...

GIB.

Un voleur pris en flagrant délit, qu'il a fait pendre? Écoute donc, il a comme un autre ses momens d'indignation et de sévérité; mais au fond... Tiens, un exemple de sa bonté! As-tu entendu parler de la princesse Arabelle?

STEPHEN.

Cette fille de Charles Stuart? cette enfant renfermée à la Tour par la feue reine Élisabeth?

GIB.

Il l'a délivrée... et pourtant les factieux prétendaient que la jeune princesse pourrait avoir des droits au trône... Mais le roi n'a vu en elle qu'une pauvre prisonnière dont il a eu pitié, ainsi que d'un autre enfant, fils d'un condamné du dernier règne, compagnon de captivité de la princesse... le jeune William Seymour... Tous deux sont maintenant près de lui. Élevés ensemble, autrefois malheureux ensemble, ils continuent de s'aimer comme en prison...

STEPHEN.

Ils s'aiment... et ils ont seize ans?... hum!... hum!...

GIB.

Tu crois qu'ils s'aiment d'amour? vieux fou!... parce que, par privilége héréditaire et selon les lois de notre bonne Écosse, tu as le pouvoir d'unir les amans qui passent la frontière...

STEPHEN.

Chut! plus bas!

GIB.

Tu vois partout des gens à marier.

STEPHEN.

A propos de gens à marier, et la gouvernante de la princesse, miss Flemming, votre vénérable fiancée?

GIB.

Elle est toujours vénérable, de plus, elle est sourde; mais elle n'est plus ma fiancée... Écoute donc, il y a trente ans que ce mariage devait avoir lieu; à cette heure, comme disent les gens de loi... il y a prescription.

STEPHEN.

Comment! mais en fait de fidélité, il n'y a que les vingt-cinq premières années qui doivent coûter.

GIB.

Elles m'ont aussi coûté beaucoup.

STEPHEN.

Et miss Flemming ne se plaint pas de votre abandon?

GIB.

Elle fait mieux... elle me poursuit sans cesse avec un maudit contrat qu'elle avait préparé, qu'elle avait signé d'avance, et qu'elle porte toujours sur elle, dans l'espoir sans doute qu'un jour je le signerai par lassitude...

STEPHEN.

Vous ne voulez donc pas profiter de mon ministère, maître Gib, et qu'un bon mariage...

GIB.

Non, certainement.

STEPHEN.

Parce qu'elle est sourde...

GIB, tirant sa montre.

Onze heures... le roi va venir... Ah!... va, je te prie, dans la salle où nous étions tout à l'heure, tu m'apporteras un carton qui est sur la tablette de la cheminée...

STEPHEN, avec inquiétude et hésitation.

Là-bas, au fond de la galerie à gauche?

GIB.

Oui... eh bien! va donc, tu as l'air d'avoir peur.

STEPHEN.

En Écosse ou dans la rue, je suis brave... mais ici...

GIB.

Qu'as-tu à craindre?

STEPHEN.

Il y a à la cour de grandes familles qui ne m'aiment pas.

GIB.

Pourquoi?

STEPHEN.

A cause de mon état... supplémentaire.

GIB.

Les Mamby, peut-être...

STEPHEN.

Oh! non, ceux-là je suis quitte avec eux; en septembre, j'ai marié le fils qui désobéissait à son père; mais en octobre j'ai remarié le père qui faisait niche à son fils.

GIB.

Allons, va donc, va donc!

Digitized by Google

SCÈNE II.

GIB, seul, allant à la table.

Mettons en ordre les papiers du roi que j'ai déjà ici... Qu'est-ce que cela?... Ah!... son commentaire sur l'Apocalypse... (Il parcourt des papiers.) Et ceci?... Recette contre les morsures des chiens enragés... Ah! voilà qui est plus gai: c'est le rondeau de sa majesté sur le dernier vote de la chambre des communes, qui lui a refusé des subsides... Bon roi! il chante au lieu de se fâcher... Sans doute il n'espère pas mieux du parlement qui devait se réunir demain, puisque l'on parle d'un ajournement.

SCÈNE III.

GIB, STEPHEN. *

STEPHEN, rentrant effrayé.

Maître Gib!... maître Gib!

GIB.

Eh bien?

STEPHEN.

Là... j'ai tout vu...

GIB.

Quoi?

STEPHEN.

Dans la cour... un échafaud dressé... tendu de noir...

GIB, froidement.

Eh bien! après?...

STEPHEN, le regardant avec étonnement.

Comment! après?... le roi Jacques qui est si bon... faire élever un échafaud dans la cour de son palais... sous ses fenêtres...

GIB.

Et bien plus... le roi vient exprès travailler ici, dans l'appartement de la princesse Arabelle, pour être plus à portée de cet échafaud...

STEPHEN.

Et... cet échafaud?...

GIB.

Est celui où vont monter lord Gray et lord Cobham...

STEPHEN.

Deux lords d'un coup?

GIB, prenant du tabac.

Mon Dieu! oui, deux lords d'un coup.

STEPHEN, à part.

Et il prend du tabac en disant cela!... Brrrr!... ça fait frissonner... Et ça ne vous fait rien?...

GIB.

Absolument rien, mon garçon, au contraire... j'ai comme un pressentiment que la journée commencera bien... (Se frottant les mains.) Je me sens tout joyeux... tout guilleret...

* Stephen, Gib.

STEPHEN, à part.

Il est guilleret... comme les cours vous changent!... Ah! que suis-je venu faire ici?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE ROI, CECIL, UN HUISSIER.

UN HUISSIER.

Le Roi!...

GIB, bas à Stephen.

Va-t'en... Va-t'en. *

LE ROI, entrant.

Gib... écoute... (Il lui parle tout bas à l'oreille.)

STEPHEN, regardant le roi. — A part.

Il n'a pourtant pas l'air méchant... et dire qu'il fait dresser des échafauds sous ses fenêtres!

LE ROI, à Gib.

Tu m'as compris... va...

(Gib sort avec Stephen.)

SCÈNE V.

LE ROI, CECIL.

CECIL s'assied devant les papiers déposés sur la table. Le roi se promène d'abord avec agitation.

LE ROI.

Eh bien! sir Robert, ces deux malheureux lords sont au pied de l'échafaud! vous l'avez voulu!

CECIL.

La justice l'a voulu, sire.

LE ROI.

On en fera des martyrs... et moi je passerai pour un Caligula... pour un Néron... Ils persistent à se dire innocens...

CECIL.

L'aveu de leur crime eût été précieux...

LE ROI.

Certes... il m'eût permis de leur faire grâce.

CECIL.

N'en doutez pas, sire, ils sont coupables, ils ont conspiré, ils voulaient proclamer les droits de la princesse Arabelle.

LE ROI, haussant les épaules.

Arabelle! une enfant, étourdie, folle, rieuse, qui court après les papillons et cherche des paquerettes dans les prés... elle aurait voulu jouer à colin-maillard avec ses ministres...

CECIL.

Sire, quoiqu'elle les ignore, cette enfant à des droits au trône... Qu'un de ces chefs de factieux l'eût épousée, ce n'était plus un sujet qui se révoltait contre son roi, c'était le mari d'Arabelle Stuart

* Stephen se retirant au fond, Gib, le Roi au deuxième plan, Cecil descendant vers la table.

Digitized by Google

qui revendiquait au nom de sa femme la couronne d'Angleterre.

LE ROI. Il s'assied dans un fauteuil.

Vos prévisions sont bien sombres, sir Robert.

CECIL.

Lisez ces rapports ; des assemblées de catholiques fanatisés se réunissent dans le nord, une sourde agitation règne à Londres, chaque parti songe à se faire une arme des droits de la princesse. L'étranger même a compris le parti qu'il pourrait tirer d'une prétendante. Le duc de Savoie demande sa main.

LE ROI.

Vraiment? ce cher cousin!

CECIL.

M. le duc de Parme...

LE ROI.

Encore .. hier c'était l'infant d'Espagne ; l'autre jour l'archiduc d'Autriche, de simples gentilshommes même ont aspiré à sa main, chacun espérant ainsi devenir le mari de la reine... qu'ils veulent porter au trône. Pauvre enfant, elle ignore toutes ces poursuites... En vérité, on dirait que c'est parce qu'elle ne doit jamais se marier que tant de gens s'opiniâtrent à vouloir l'épouser... Mais j'y pense, lord Burleigh votre père n'avait-il pas aussi formé le projet de vous unir à Arabelle?

CECIL.

Sire... ne me rappelez pas...

LE ROI.

Oui... et c'est pour déjouer ce projet de votre père, c'est pour qu'à l'avenir aucune tentative pareille ne se renouvelât, qu'Elisabeth condamna la malheureuse enfant à la prison et à un célibat éternel! Mais cette prison je l'ai ouverte... (Il se lève.) Ah! sir Robert, ce fut un beau jour pour moi... J'allai à la Tour. Arabelle y était prisonnière avec le jeune William Seymour... J'entrai seul. Dans un coin de la cour environnée de sombres murs, j'aperçus les deux enfans. William, assis à terre, reposait sa tête sur les genoux d'Arabelle qui s'amusait à lui enlacer de la clématite dans les cheveux. Quand j'approchai, tous deux m'observèrent attentivement sans changer de position, puis leurs yeux se cherchèrent, et ils sourirent en m'attendant. « Je suis le roi, » leur dis-je ; ils sourirent encore en se regardant. « Arabelle, ajoutai-je, voulez-vous être libre?... — Et William? » ce fut son premier, son seul mot... « William aussi... — Oh! nous voulons bien.. nous voulons bien... » Chacun d'eux vint, en sautant, me prendre une main, et nous sortîmes ainsi tous trois de la Tour de Londres.

CECIL.

Sire... depuis ce jour vous aimez ces deux enfans comme Henri de Galles votre fils.

LE ROI.

C'est vrai, Robert, je les aime parce qu'ils sont beaux et gracieux ; que voulez-vous? le charme, la gaîté naïve de leur âge ont pour moi d'irrésistibles attraits.

CECIL.

Prenez garde, sire... il vous faudra bientôt du courage pour avertir la princesse.

LE ROI.

Homme inflexible!

CECIL.

Pour mon devoir, sire.

LE ROI.

Pour tout... le sort de cette malheureuse enfant vous touche à peine.

CECIL, avec un mouvement contenu.

Moi!!! sire... Lorsque mes fonctions m'appelaient à la Tour, pouvais-je donc rester insensible à la beauté, au malheur de cette jeune fille, qu'un projet conçu pour moi avait privée de sa liberté?

LE ROI.

Vous... vous l'aimez?

CECIL.

Sire, contre ce penchant je me suis armé de mon devoir!...

LE ROI, lui donnant la main.

C'est une noble vertu, Robert!

CECIL.

Que j'aie combattu avec succès ou non, ce n'est pas la question... mais cette rigueur que j'ai contre moi, je l'aurais contre tout autre qui par amour ou par ambition aspirerait à une main qui ne doit appartenir à personne.

LE ROI.

Tranquillisez-vous, dès aujourd'hui je préviendrai Arabelle du triste avenir qui lui est réservé. (A part.) Gib tarde bien... (Il se remet à se promener. — (Haut.) Passons...

CECIL, reprenant ses papiers.

Les informations prises sur lord Dudley, grand-écuyer de la princesse Arabelle, et sur lord Mungo, grand-maître de sa maison...

LE ROI.

Eh bien!

CECIL.

Rien dans la conduite de ces deux lords ne peut faire croire qu'ils aient quelque part aux sourdes menées qui se trament.

LE ROI.

Je vous le disais bien, je les ai choisis exprès : lord Dudley est papiste et Anglais ; lord Mungo est puritain et Écossais ; il se détestent et se surveillent tout naturellement.

CECIL.

Ces cris?... Sans doute l'exécution est terminée!

LE ROI, à part.

Je l'espère bien.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GIB, WILLIAM.*

GIB, entrant.

Sire, entendez-vous? Ils crient : Vive le roi Jacques !

WILLIAM, entrant.

Ils crient : Vive le Salomon de l'Angleterre !

LE ROI.

Ils m'ont appelé Salomon? Les braves gens !

CECIL.

L'enthousiasme populaire prouve à votre majesté que la mesure qu'elle vient de prendre était à la fois juste et nécessaire.

LE ROI.

Par Saint-George d'Angleterre! je vous prends au mot... Cette mesure à la fois juste et nécessaire que le peuple accueille avec tant d'enthousiasme...

WILLIAM.

C'était la grace des coupables !

CECIL.

Que Dieu garde votre majesté et son trône après un pareil acte !...

LE ROI.

De faiblesse, voulez-vous dire?... Mais les preuves matérielles de leur crime manquaient.

CECIL.

Sire, j'avais la conviction morale...

LE ROI.

Et croyez-vous donc que cela pouvait me suffire aux yeux de mon peuple? Avant tout, il fallait l'aveu des coupables... Lord Gray est monté sur l'échafaud... l'approche de la mort est une bonne conseillère de vérité... Dans sa dernière prière, il a reconnu son crime et la justice de son arrêt. En ce moment, Gib est arrivé avec un écrit de ma main, qui paraissait seulement changer l'ordre de l'exécution. On a emmené lord Gray, et lord Cobham, persuadé que son complice avait déjà péri, a fait les mêmes aveux. Alors, à un signal donné, ces deux hommes, qui se croyaient mutuellement morts, se trouvent face à face. Le sheriff proclame la justice du roi satisfaite, et mon peuple est convaincu que j'aurais pu justement punir, et que je pardonne!... Ceci n'est pas maladroit, je pense?

WILLIAM.

Ah! le bon tour !

LE ROI, lui pinçant l'oreille.

N'est-ce pas?

CECIL, après un silence.

Sire, vous avez le droit de grace... moi, j'ai le droit de supplier votre majesté d'agréer ma démission..!

LE ROI.

Sir Robert...

* Gib, William, le Roi, Cecil.

CECIL.

Dans ces momens de troubles, sire, votre clémence pour ces deux lords engendrera mille autres coupables qu'il faudra frapper sans pitié. Je conjure votre majesté de me permettre de me retirer.

WILLIAM, à part.

Oh! quel caractère de fer !

LE ROI.

Robert, les circonstances sont graves, je le sais. Choisiriez-vous ce moment pour m'abandonner?

CECIL.

Sire, je ne pourrais plus être utile à votre majesté.

LE ROI.

Robert, votre roi vous en prie.

CECIL, après un silence.

Que votre majesté me permette de lui demander une garantie contre la bonté de son cœur... et je reste à son service...

LE ROI.

Parlez, si c'est juste et possible...

CECIL.

Que votre majesté me donne sa parole royale de n'accorder pendant un an aucune grace, aucune commutation de peine pour tout crime de lèse-majesté !

LE ROI, après avoir réfléchi.

Il en sera ainsi... je vous en donne ma parole... êtes-vous content?

CECIL, baisant la main que le roi lui tend.

Sire, tout ce que j'ai de courage et d'énergie vous est désormais consacré.

WILLIAM, à part.

Elle ne vient pas.

LE ROI.

Tenez, Robert, je n'y avais pas pensé, mais ma clémence sera peut-être récompensée dès demain... Les communes sont récalcitrantes en diable pour les subsides. L'an passé j'ai eu beau leur reprocher leur rigueur, en leur paraphrasant le texte de l'Écriture : « Je vous ai joué de la flûte et vous » n'avez pas dansé. Je vous ai chanté des lamen- » tations et vous n'avez pas pleuré... » ce qui pouvait parfaitement se résumer par ces mots : Je vous ai demandé de l'argent, et vous ne m'en avez pas donné. Eh bien ! c'est à grand'peine si le parlement m'a accordé cinq cents pauvres mille livres sterlings. Mais aujourd'hui, en voyant qu'après tout je suis un bonhomme, je suis sûr que John Bull n'aura pas le courage de tenir trop serrés les cordons de sa bourse.

GIB, venant du fond.

Sire, lord Dudley et lord Mungo précèdent la princesse de quelques minutes. Ils demandent s'ils peuvent avoir l'honneur de vous faire leur cour.

LE ROI.

Qu'ils entrent!

Digitized by Google

WILLIAM.

Nos deux argus !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LORD DUDLEY, LORD MUNGO, puis LADY ARABELLE, MISS FLEMMING.*

JACQUES, aux deux lords qui entrent.

Eh bien ! mylords, notre cousine revient-elle en bonne santé de sa course à Windsor ?

MUNGO.

Je suis heureux d'annoncer à votre majesté que jamais sa grace ne m'a paru plus gaie.

DUDLEY.

Il est de mon devoir de déclarer à votre majesté que sa grâce m'a semblé plus triste qu'à l'ordinaire.

LE ROI, bas à Robert.

Touchant accord ! je vous dis que ma politique est bonne.

WILLIAM, apercevant Arabelle, à part.

Ah ! la voilà enfin !

ARABELLE, entrant.

Bonjour, mon oncle.

JACQUES, bas.

D'abord, je ne suis pas ton oncle, mais ton cousin... appelle-moi ton oncle entre nous... je le veux bien; mais devant ma cour, je t'ai déjà dit cent fois de m'appeler sire...

ARABELLE, haut.

Sire, je présente mes humbles respects à votre majesté.

LE ROI, bas.

Très bien... (Haut.) Ma chère cousine, dans une heure, j'aurai à vous entretenir de choses sérieuses.

LADY ARABELLE, bas.

Ce sera-t-il bien long ?

LE ROI, bas.

Non. Nous arrangerons une partie pour ce soir, avec William... rien que nous trois... je me sauverai aussitôt après le grand coucher par la porte secrète de mon cabinet.

ARABELLE, bas.

Nous jouerons aux énigmes ?

LE ROI, bas.

Oui... oui... j'en ai une bonne. (Haut.) Il y a réception à la cour, ce soir, à six heures... En me rendant au salon je viendrai vous prendre, ma chère cousine.

(Lady Arabelle remonte vers la cheminée près de miss Flemming et de William.)

CECIL, présentant une plume et un papier.

Sire, l'ordre d'envoyer dix mille hommes de troupes dans le nord pour contenir les agitateurs.

MUNGO, à part.

Que dit-il ?

LE ROI, signant.

Et qu'ils partent à l'instant même.

MUNGO, à part.

Il n'y a plus à hésiter. Il faut aujourd'hui même tenter près de la princesse un dernier effort.

CECIL.

Ajournez-vous, sire, l'ouverture du parlement ?

LE ROI.

Non... non... à demain...

DUDLEY, à part.

Qu'entends-je ?

LE ROI, haut.

Notre chère cousine nous accompagnera.

DUDLEY, à part.

Il n'y a pas un instant à perdre, demain le complot éclate... Aujourd'hui même il faut...

LE ROI.

Sir Robert, allons faire un tour dans Londres; je ne suis pas fâché de me montrer au peuple aujourd'hui. Venez, mylords.

(Le Roi sort suivi de Cecil et des deux lords.)

SCÈNE VIII.

WILLIAM, LADY ARABELLE, MISS FLEMMING.*

FLEMMING, regardant Gib qui apporte un portefeuille.

Pas un regard pour moi ! (Prenant un papier qu'elle presse sur son cœur.) Oh ! mon contrat... mon pauvre contrat !

WILLIAM.

Enfin les voilà partis !

FLEMMING, tristement.

Allons, milady, voici l'heure de notre lecture pieuse.

ARABELLE.

Déjà, ma bonne miss Flemming !

FLEMMING.

J'entends bien, nous ferons une double lecture, parce que nous n'en avons pas fait hier.

ARABELLE, montrant Flemming.

Quel ennui !

WILLIAM.

Elle n'entend pas, nous causerons.

ARABELLE.

Jamais un instant de liberté.

FLEMMING, qui a pris une Bible, s'asseyant près d'Arabelle.

Nous en étions restés au voyage de Jacob.

WILLIAM, à genoux sur un coussin, haut.

« Jacob continua son chemin et arriva au pays

* Miss Flemming, William vers la cheminée, au deuxième plan. — Lord Dudley, lord Mungo, lady Arabelle, le Roi, Cecil.

* Flemming, Arabelle, William.

Digitized by Google

des Orientaux. Il vint dans un champ où il vit un puits et trois troupeaux de brebis... (Flemming s'endort peu à peu ; à mesure qu'elle s'endort, William baisse la voix.) qui se reposaient auprès...» (Les yeux toujours fixés sur le livre comme s'il lisait.) Mon Dieu ! que c'est ennuyeux de passer sa vie ainsi !

ARABELLE.

En prison, nous étions libres au moins.

WILLIAM.

Il n'y avait pas là d'Altesse, pas de grands officiers de la maison toujours à nous épier. (Mouvement de miss Flemming, qui se réveille; il reprend vivement.) « Jacob dit aux pasteurs : Ne connaissez-vous pas Laban, le petit-fils de Nachor ?... » Ah ! Arabelle... la prison c'était le bon temps...

ARABELLE.

N'est-ce pas? Eh bien ! écoute ; j'ai pensé à une chose. Je suis orpheline, tu es orphelin ; tu m'aimes, je t'aime beaucoup ; je m'ennuie, quand tu n'es pas là ; loin de moi, tu es triste : il y a un moyen bien simple d'être toujours ensemble, c'est de nous marier. Qu'est-ce que tu dis de cela, hein ?

WILLIAM, avec émotion.

Oh ! mon Dieu... j'y avais songé si souvent.

ARABELLE.

Pourquoi ne le disais-tu pas ?

FLEMMING, se réveillant.

J'entends bien... mais un peu plus haut.

WILLIAM, vivement.

« Ne connaissez-vous pas Laban, petit-fils de Nachor. Ils lui dirent : Nous le connaissons. — Se porte-t-il bien? dit Jacob. Ils lui répondirent : Laban se porte bien... »

ARABELLE.

Puisque Laban se porte bien... parlons de notre mariage.

WILLIAM.

Oui ; mais comment ferons-nous pour nous marier ?

ARABELLE.

Mon Dieu ! rien n'est plus facile... tu vas voir.

ARTHUR, à un mouvement de Flemming.

« Ne connaissez-vous pas Laban, petit-fils de Nachor. Ils lui dirent : Nous le connaissons. — Comment se porte-t-il? dit Jacob?... »

ARABELLE.

Ecoute-moi bien... Le roi nous aime tous les deux comme ses enfans... j'irai le trouver... je lui dirai d'une petite voix câline : Mon bon oncle, William et moi, nous voudrions bien nous marier. Alors il nous mariera. Ça n'est pas plus difficile que cela.

WILLIAM.

Et tu crois que le roi donnera son consentement ?

ARABELLE.

Sans doute : je crois même qu'il en sera content, car le grand écuyer et le grand-maître de ma maison, qui sont ses créatures, et de bien vilaines créatures... me parlent toujours d'une façon mystérieuse, et à l'insu l'un de l'autre, d'un mariage, de mes droits, du bonheur du peuple. Je ne comprends rien du tout à leurs belles paroles ; seulement, puisqu'ils parlent d'un mariage et de bonheur, ça doit être du nôtre qu'il s'agit.

WILLIAM.

Eh bien ! alors, tu as raison... Il faut parler au roi. (Mouvement de Flemming.) « Ne connaissez-vous pas Laban, petit-fils de Nachor ? »

FLEMMING.

Vous recommencez donc? Voilà déjà deux fois que vous dites : Ne connaissez-vous pas Laban ?

UN HUISSIER, entrant.

Le dîner de sa grace !

WILLIAM.

Ah ! mon Dieu ! la lecture devenait si intéressante !

FLEMMING, voyant la table qu'on apporte.

Arrêtez-vous à ce verset, seigneur page, l'étiquette ne permet pas que vous assistiez au repas de sa grace !

ARABELLE, bas, à William.

Ainsi... c'est bien décidé... hein !... nous nous marions?

WILLIAM, bas.

Je n'ose croire à tant de bonheur...

ARABELLE, bas.

Sois donc tranquille... je parlerai au roi... A tantôt.

WILLIAM, bas.

A tantôt. (Il sort.)

SCÈNE IX.

LADY ARABELLE, MISS FLEMMING, LORD DUDLEY, LORD MUNGO, qui sont entrés quand on a apporté le service, DOMESTIQUES, VALETS dans le fond, plus en avant AUTRES VALETS remettant aux lords les diverses parties du service.*

DUDLEY, s'approchant d'Arabelle.

Sa grace veut-elle bien accepter mon bras ? (Elle donne le bras à lord Dudley pour traverser le théâtre. Lord Dudley lui dit rapidement et bas.) Vos droits sont menacés... Le mariage dont j'ai déjà parlé à votre grace peut seul sauver l'Angleterre !

ARABELLE, étonnée.

Mon mariage !

DUDLEY, bas.

Silence ! lord Mungo observe votre grace... qu'elle redouble de prudence !**

* Lady Arabelle, miss Flemming, lord Dudley, lord Mungo.

** Miss Flemming, lord Dudley, lady Arabelle, lord Mungo.

Digitized by Google

ARABELLE, s'asseyant à table.

Décidément... je n'y comprends rien...

(Arabelle tend son verre, lord Mungo s'approche pour verser.)

MUNGO, posant un mets sur la table.

L'Écosse compte sur votre grace, son mariage peut rendre la liberté à ce pays, il faut renverser Babylone...

ARABELLE, surprise.

Renverser Babylone !...

MUNGO, bas.

Lord Dudley nous remarque, que votre grace ne se trahisse pas.

ARABELLE, à part.

Quel malheur que William ne soit pas là ! comme nous ririons !

DUDLEY, mettant un mets sur la table, bas.

Dans une heure, si votre grace veut m'accorder un instant d'entretien... c'est très grave...

ARABELLE, tendant son verre, bas.

Soit... (A part.) Au puritain, maintenant...

MUNGO, s'approchant, bas.

Il serait de la dernière importance que je pusse dire quelques mots en secret à votre grace.

ARABELLE, bas, à part.

Comme l'autre ! Ça devient très amusant. (Haut.) J'y consens.

DUDLEY, à part.

A cet âge, comment résister à l'ambition d'être reine ?

MUNGO, à part.

La perspective d'une couronne lui fera tout accepter...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE ROI.*

UN HUISSIER.

Le roi !

LE ROI, à Arabelle.

Reste... reste à table, mon enfant.

ARABELLE, se levant.

Non, sire, je suis trop heureuse de trouver l'occasion d'en sortir.

LE ROI.

Eh bien ! mylords, comment a dîné la princesse ?

DUDLEY.

Sa grace a dîné de fort bon appétit.

MUNGO.

Sa grace n'a rien mangé.

LE ROI, à part.

Voilà deux gentilshommes qui ne s'entendront jamais ensemble pour me trahir. (Haut.) Laissez-nous, mylords. (Ils saluent et sortent.) Tout à l'heure vous reviendrez, miss Flemming.

* Flemming, Dudley, le Roi, Arabelle, Mungo.

FLEMMING.

Le roi est trop bon... je me porte très bien...

LE ROI, plus haut.

Je suis charmé que vous vous portiez bien ; mais je vous prie de nous laisser seuls un instant.

FLEMMING.

J'entends bien, sire, j'entends bien !

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LE ROI, LADY ARABELLE.

ARABELLE, à part.

Quelle bonne occasion de lui parler de mon mariage avec William !

LE ROI, à part.

Je ne sais pas trop comment lui annoncer qu'elle doit se résigner à ne jamais se marier ? (Haut.) Écoute, mon enfant ; te voilà grande, sérieuse ; il est temps de te parler raison.

ARABELLE.

Faut-il dire : sire, ou mon bon oncle ?

LE ROI.

Ton bon oncle... ton bon oncle !

ARABELLE.

Eh bien ! mon bon oncle, vous me dites là ce que j'allais vous dire : me voilà grande, sérieuse ; il est temps de parler raison...

LE ROI.

Vraiment ? Eh bien ! tant mieux, je suis ravi de te voir dans ces dispositions... Hum !... hum... ce que j'ai à te dire, vois-tu, est très grave.

ARABELLE.

Et moi aussi...

LE ROI.

Grave... c'est grave pour toi, peut-être... mais pas si grave que ce que j'ai à t'apprendre.

ARABELLE.

Si mon oncle, je vous assure.

LE ROI.

Je te dis que non.

ARABELLE.

Et moi, je vous dis que si.

LE ROI.

Ah... si tu m'empêches de parler, tu auras raison.

ARABELLE.

Voyons, parlez le premier ; mais dépêchez-vous.

LE ROI.

D'abord, mon enfant, il faut que je t'instruise d'une chose très importante... A la rigueur, tu aurais des droits à la couronne d'Angleterre.

ARABELLE, éclatant de rire.

Moi !... ah !... ah !... ah !...

LE ROI.

C'est comme cela, et...

Digitized by Google

ARABELLE, riant toujours plus fort.

Moi !... ah !... ah !... J'aurais des ministres, les hommes de la cour avec leurs vilaines moustaches viendraient me baiser la main, on mettrait mon portrait sur les shellings... Ah !... ah !... ah !...

LE ROI, riant comme elle.

Ah ! ah ! ah ! Et quand ton parlement te refuserait de l'argent, dis donc... tu lui ferais la moue... Ah !... ah !...

ARABELLE, riant toujours.

Ah !... ah !... mon Dieu ! mon oncle, que vous êtes amusant !

LE ROI.

Tu ne me crois pas? Veux-tu que je t'explique?

ARABELLE, riant encore.

Je vous crois... je vous crois...

LE ROI.

Puis-je continuer maintenant?

ARABELLE, se remettant.

Eh bien ! mon oncle, qu'est-ce que cela fait que j'aie des droits?

LE ROI.

Cela fait que des raisons d'état... (Arabelle continue à rire.) Je t'expliquerai cela plus tard, car tu ne me parais pas disposée à t'occuper de politique. Mais dis-moi... Hum... hum... (A part.) Abordons la question du célibat... c'est de la politique de jeune fille... elle comprendra cela tout de suite... Il faudrait trouver une transition... adroite !

ARABELLE.

Eh bien ! mon oncle... je vous écoute.

LE ROI.

Hum !... hum !... Dis-moi, dans la vie de la reine Élisabeth, qu'est-ce qui t'a frappée?

ARABELLE.

Sa méchanceté... puisque c'est elle, dit-on, qui m'a fait enfermer à la Tour... ainsi que ce pauvre William...

LE ROI.

Sans doute... sans doute... elle était méchante... par Saint-George !... je le sais mieux que personne... Mais en elle, voyons la femme et non la reine...

ARABELLE.

Est-ce qu'une méchante reine n'est pas une méchante femme, mon oncle?

LE ROI, à part.

Quelle diable de question elle me fait là? (Haut.) Eh bien !... nous ne l'envisageons ni comme reine ni comme femme.

ARABELLE.

Ni comme reine... ni comme femme?... Mais je ne vois pas trop ce qui reste alors...

LE ROI, à part.

C'est plus difficile que je ne le pensais. (Haut.) Envisageons-la sous le point de vue du célibat.

ARABELLE.

Comment?

LE ROI.

Oui, car enfin, vois-tu, il ne faut pas se le dissimuler, le célibat a été et sera toujours son plus beau titre de gloire... (A part.) Elle va comprendre tout de suite où j'en veux venir.

ARABELLE.

Son plus beau titre de gloire?

LE ROI.

Lis nos historiens... Écoute notre grand Shakespear lui-même... c'est toujours la reine célibataire, la glorieuse célibataire, la victorieuse célibataire, l'invincible célibataire... toujours... célibataire...

ARABELLE.

Mais il me semble, mon oncle, qu'elle aurait pu être reine victorieuse, glorieuse... invincible... sans être célibataire.

LE ROI, à part.

C'est étonnant comme elle discute ces questions-là naturellement. (Haut.) Eh bien ! non...

ARABELLE.

Comment, non?...

LE ROI.

Eh bien !... non... non... cent fois... non... Est-ce que tu crois que si cette grande reine eût été mariée... eût été obsédée, c'est le mot, obsédée par les devoirs fastidieux, c'est encore le mot, par les devoirs fastidieux du mariage, elle aurait eu le temps, non seulement de faire tant de grandes choses, mais encore de se livrer aux adorables délassemens des belles-lettres, de traduire en latin deux tragédies de Sophocle?...

ARABELLE.

Mais...

LE ROI.

Trois harangues de Démosthènes?

ARABELLE.

Mais, mon oncle...

LE ROI.

De composer des épigrammes en grec?

ARABELLE.

Je ne dis pas; mais mon oncle...

LE ROI.

D'éclairer les passages les plus obscurs du Lycophron, de commenter Pausanias... de...

ARABELLE, frappant du pied.

Mais écoutez-moi donc?... Je ne veux traduire ni Démosthènes, ni Pausanias, ni aucun de ces vilains auteurs barbares... En vérité, je ne sais pas ce que vous avez aujourd'hui... Vous me dites que vous voulez me parler raison, et vous me contez cent folies.

LE ROI, à part.

Décidément, je ne suis pas heureux dans mes circonlocutions... au diable les précautions oratoires. (Haut.) Tout cela, mon enfant, était un moyen détourné de te convaincre qu'il n'y avait pas ici-

Digitized by Google

bas de position plus agréable, plus salutaire, plus indépendante que celle de célibataire... vu que tu dois toujours rester fille.

ARABELLE.

Moi !.. toujours rester fille ?

LE ROI.

Hélas !.. oui... toujours... Tu ne pourras jamais te marier... c'est impossible, absolument impossible à cause des raisons d'État.

ARABELLE.

Les raisons d'état... Apprenez, mon oncle, que si j'avais bien envie de me marier, je me moquerais des raisons d'état.

LE ROI, à part.

De la fermeté !... (Haut.) Mademoiselle... on ne se moque jamais des raisons d'état... entendez-vous ?

ARABELLE.

Je quitterais le pays !

LE ROI.

On ne vous le permettrait pas.

ARABELLE.

Je m'enfuierais ! M'empêcher de me marier !

LE ROI.

Allons, allons, voilà que tu te mets en colère.

ARABELLE.

C'est qu'aussi c'est du despostime !

LE ROI, suivant Arabelle qui recule vers son appartement.

Mais la raison d'etat... comprends donc...

ARABELLE.

Puisque vous avez des raisons d'état, qui veulent que je reste fille... vous n'êtes plus mon oncle.

LE ROI.

Écoute-moi donc.

ARABELLE.

Ce soir, vous ne viendrez pas jouer aux énigmes !

LE ROI.

Voyons, voyons, dis-moi ce que tu avais à me dire.

ARABELLE.

Rien.

LE ROI.

Absolument rien ?

ARABELLE.

Si... je voulais dire que vous êtes un affreux tyran. (Elle s'enfuit.)

LE ROI.

Pauvre enfant... elle croit peut-être que je plaisante. Elle ne sait pas combien ceci est sérieux... mais, je l'avoue, j'ai craint de l'affliger... Ma foi ! je lui enverrai sir Robert Cecil... C'est une bien bonne chose qu'un ministre responsable !

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

WILLIAM, entrant par le fond; ARABELLE, sortant de son appartement.

ARABELLE.

Je t'ai vu venir...

WILLIAM.

Eh bien ! le roi, il consent ?...

ARABELLE.

Il ne consent pas du tout.

WILLIAM.

Tu ne lui as donc pas dit que c'était avec moi que tu voulais te marier ?

ARABELLE.

Mon Dieu ! non, j'étais trop en colère...

WILLIAM.

En colère... contre le roi ?

ARABELLE.

Sans doute... Au moment où j'allais lui demander de nous unir, il se met à me parler de la feue reine... à me dire qu'il n'y avait pas d'état plus agréable que celui de célibataire ; que ça avait été le plus beau titre de gloire d'Élisabeth ; qu'il était bien plus agréable de traduire Pausanias que de se marier... en un mot, que je devais toujours rester fille.

WILLIAM.

Toujours rester fille !... et pourquoi cela ?

ARABELLE.

Je n'en sais rien... ni le roi non plus, sans doute, car il a été embarrassé pour me répondre, et m'a parlé de raisons d'état ! C'était une défaite, j'en suis bien sûre.

WILLIAM.

Des raisons d'état ! Ah ! Arabelle, c'est un mot terrible que celui-là ! C'est avec ce mot qu'Élisabeth a fait périr mon père, qu'elle nous a tenus tous deux captifs à la Tour... Des raisons d'état ! ah ! je n'ai plus qu'à mourir !

ARABELLE.

Ce n'est pas le moyen de nous marier. Voyons d'abord, ne nous désespérons pas.

WILLIAM.

C'est bien facile à dire.

ARABELLE.

Et à la Tour, comment faisions-nous donc ? Si nous nous étions laissé abattre, serions-nous parvenus à nous voir malgré les défenses de nos gardiens ? Est-ce qu'ils n'avaient pas commencé par

Digitized by Google

dire d'une grosse voix : « Ce petit garçon restera dans sa prison, et cette petite fille dans la sienne. » Eh bien ! malgré cela, à force d'adresse et de persévérance, nous sommes arrivés à ce que nous voulions ; nous savions tous les détours de notre prison, les heures où nous pouvions nous rencontrer ; nous connaissions les caractères des geôliers: ceux qui étaient bons, avaient pitié de deux pauvres enfans, et nous les aimions ; ceux qui étaient méchans, eh bien ! nous trompions leur surveillance.

WILLIAM.

Te souviens-tu ? c'est par le rebord de la petite galerie que je passais.

ARABELLE.

Dieu ! comme j'avais peur ! pauvre William !

WILLIAM.

Au fait, tu as raison, il faut recommencer à lutter comme dans notre enfance ; nous avions cru la paix faite, nous nous sommes trompés : c'est la guerre. Eh bien ! la guerre ! Que faut-il ? du courage et de l'adresse ? nous en avons ; *de l'amour ? mettons-nous à deux pour en avoir davantage...* Voyons... calculons : qui avons-nous contre nous ?

ARABELLE.

Le roi... tout le monde.

WILLIAM.

Tant que ça !

ARABELLE.

O mon Dieu ! oui.

WILLIAM.

Eh bien ! tant mieux ! on sait sur quoi compter. Et pour nous, qui avons-nous ?

ARABELLE.

Nous avons... toi.

WILLIAM.

Et toi. Ainsi, seuls, il faut parvenir à nous marier... Voyons nos chances : Flemming est sourde...

ARABELLE.

C'est déjà quelque chose.

WILLIAM.

A tes côtés, toujours lord Mungo et lord Dudley.

ARABELLE.

Mais attends donc... j'y pense... oui... oui... peut-être notre salut est-il là...

WILLIAM.

Je ne sais pas trop comment... mais c'est égal, dis toujours.

ARABELLE.

Pendant mon dîner, ils m'ont encore dit des paroles mystérieuses que je ne comprends pas... ils assurent que j'ai des droits...

WILLIAM.

Des droits ?

ARABELLE.

Ils ajoutent qu'un mariage pourrait faire mon bonheur ; que si je voulais leur donner un moment d'entretien, ils m'expliqueraient cela. Tout à l'heure ils vont m'attendre dans la galerie...

WILLIAM.

Puisqu'ils parlent de mariage, c'est qu'ils ont quelque moyen de te marier... il faut les écouter, ça peut nous servir...

ARABELLE.

Je te redirai tout.

WILLIAM.

C'est cela... Voyons maintenant... qu'est-ce qu'il faut encore pour se marier ? un ministre, des témoins... Ah ! un contrat...

ARABELLE.

Sais-tu comment cela se fait, un contrat... toi ?

WILLIAM.

Moi ? non ; il faut en copier un...

ARABELLE.

Pour cela, il faudrait en avoir un...

WILLIAM.

Celui de Flemming, qu'elle montre toujours...

ARABELLE.

Je le lui demanderai pour le lire... elle me le prêtera.

UN HUISSIER.

Sir Robert Cecil désire avoir l'honneur de parler à votre grace de la part du roi...

ARABELLE.

Faites entrer...

WILLIAM.

Je reviendrai bientôt savoir ce qu'il t'aura dit... Et toi, va vite écouter lord Dudley et lord Mungo, dépêche-toi... je prierai sir Robert d'attendre un moment...

ARABELLE.

Je reviens... (Elle sort.)

WILLIAM.

Je ne sais pourquoi sir Robert me fait toujours peur... Le voici... il a l'air encore plus sombre que d'habitude...

CECIL.

La princesse ?

WILLIAM.

Sa grâce vous prie de l'attendre un moment, elle va revenir bientôt...

(Il salue et sort.)

SCÈNE II.

CÉCIL, seul.

Allons... courage !... courage !... cette mission est cruelle... venir attrister... désoler peut-être, cette jeune fille, si calme, si riante, si heureuse !... et que cela me soit réservé, à moi, à moi !.. Oh ! il y a de bien tristes destinées. Mais il ne faut pas tarder... bientôt peut-être son cœur s'éveillerait... et le coup lui serait plus douloureux encore... (Si-

Digitized by Google

lence.) Quelquefois, j'ai peur de lire au fond de ma pensée... oui... en vain je fuis cette idée odieuse... il me semble que je ressens une sorte d'amère consolation en songeant qu'au moins cette jeune fille n'appartiendra jamais à personne... Voici la princesse... pauvre enfant, elle ignore... l'arrêt qui va la frapper !...

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

SCÈNE III.

CECIL, LADY ARABELLE.

CECIL.

Le roi, m'a réservé un rôle pénible auprès de votre altesse.

ARABELLE.

Expliquez-vous, sir Robert. (Elle s'assied.) Je vous écoute.

CECIL.

Le roi vous aime comme son enfant; vous savez la bonté de son cœur. Ce matin... il devait signifier à votre altesse une bien sérieuse détermination... il a hésité, il a cherché des détours... craignant de vous dire la vérité tout entière...

ARABELLE.

En effet, le roi m'a appris que je ne devais jamais me marier, sans daigner me dire les motifs de cette défense.

CECIL.

Ils ne sont que trop sérieux, milady; vous n'avez pu croire que le roi, par caprice, par fantaisie, voulût vous dévouer à un célibat éternel; croyez aussi, je vous en conjure, qu'en vous parlant ainsi que je vais le faire, j'obéis à un profond sentiment de mes devoirs envers mon roi, envers mon pays.

ARABELLE.

On vous dit inflexible, sir Robert; mais je ne vous crois pas mon ennemi.

CECIL.

Moi !... moi !... grand Dieu !... (Se remettant.) Non, je ne suis pas votre ennemi... Ecoutez-moi donc sans prévention: je vais faire entendre un langage bien sévère à votre altesse; je vais appeler votre attention sur de bien sombres tableaux... vous comprendrez bientôt pourquoi.

ARABELLE.

Vous m'effrayez, sir Robert.

CECIL.

Je vous ai vue assister aux lectures que notre grand poète vient faire au roi... Shakespeare vous a fait connaître ses terribles tragédies des York et des Lancastre, ces drames d'une épouvantable vérité où les frères s'entretuent, où le lit des orphelins endormis est ensanglanté, où le glaive égorge l'enfant qui balbutie sa prière.

ARABELLE, avec terreur.

Oui... oui... je sais... mais... pourquoi... me rappeller ces sinistres époques?

CECIL.

Ces maux qui vous font horreur... vous pouvez les faire revivre pour l'Angleterre...

ARABELLE, se levant.

Moi... moi... je ne vous comprends pas...

CECIL.

Des ennemis du roi prétendent que Marie Stuart, sa mère, n'a pu lui transmettre des droits qu'elle a perdus par sa condamnation comme criminelle de lèse-majesté...

ARABELLE.

Achevez...

CECIL.

Et que c'est vous, milady, vous la fille de Charles Stuart, qui avez seule des droits légitimes à la couronne d'Angleterre.

ARABELLE.

Grand Dieu ! qui a jamais dit...

CECIL.

Des ambitieux, des insensés qui, à votre insu, voulaient faire valoir vos prétentions au trône... deux malheureux qui, ce matin, étaient près d'expier leur crime sur l'échafaud !

ARABELLE.

Mais le roi sait bien que jamais je ne réclamerai ce fatal héritage.

CECIL.

Vous, sans doute, milady; mais que celui que vous pourriez épouser un jour s'arme de vos droits justes ou injustes, qu'importe aux factieux... Souvenez-vous de Jeanne Gray ! Les troubles à peine apaisés renaissent, les plaies de l'Angleterre se rouvrent... et le sang coule de nouveau jusqu'à ce que Dieu prenne en pitié ce malheureux pays...

ARABELLE.

Croyez-vous, sir Robert, que je ne dirais pas à celui que je choisirais pour époux tout ce que je dois au roi? croyez-vous que je souffrirais qu'on se servît de mon nom pour troubler le royaume de mon bienfaiteur?

CECIL.

Que votre grace me pardonne de lui parler l'austère langage d'une politique ferme et prudente. La paix, le repos d'un grand peuple exigent d'autres garanties que celle d'une promesse, si respectable quelle soit. Personne plus que moi n'a de foi dans la candeur, dans la générosité de votre âme; pourtant je suis de ceux qui pensent que par religion pour la tranquillité future de notre pays... un célibat éternel doit être imposé à votre altesse.

ARABELLE, à part.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! William.

CECIL, avec une sensibilité contenue.

Vous pleurez... hélas ! je le comprends. Pour vous la vie commence à peine, et vous la voyez presque se fermer devant vous !... Cela est fatal... fatal; mais il est des positions qu'il faut courageusement accepter pour n'être pas maudit. Votre vie

Digitized by Google

sera un long et douloureux sacrifice, milady; en secret, des amis souffriront peut-être cruellement de vos peines, sans pouvoir les soulager. La vie est légère à ceux qui ont à se réjouir du bien qu'ils font... mais Dieu prendra en grâce ceux qui sur cette terre n'ont que la triste joie de s'être abstenus du mal qu'ils semblaient condamnés à faire.

ARABELLE.

Ainsi aucun espoir, le roi...

CECIL.

Ce n'est pas le roi qui exige ce sacrifice, c'est le pays !...

ARABELLE.

Je me soumettrai, sir Robert.

CECIL. Il fait un mouvement pour se retirer; mais en voyant Arabelle qui a caché sa tête dans ses mains, il s'arrête, met un genou en terre.

Que votre altesse me pardonne ce que j'ai dû lui dire, qu'elle me pardonne ce que mon devoir peut encore me prescrire de rigoureux.

ARABELLE.

Je vous pardonne.

(Cecil se relève, la regarde avec attendrissement et sort.)

SCÈNE IV.

ARABELLE, seule.

Oh! mes rêves de bonheur! nos folles espérances de ce matin, les voilà détruites! il faut renoncer à passer ma vie auprès de William... Pourquoi ont-ils appelé liberté le nouveau sort qu'ils m'ont fait? Et l'on semble me plaindre, quand on dit que j'ai passé dix ans en prison. Ah! ils ne savent pas ce que c'était que la Tour de Londres avec William!... Allons... oublions nos beaux jours... pour lui au moins ayons du courage... il faut éviter sa présence.

SCÈNE V.

WILLIAM, ARABELLE.

ARABELLE, faisant un mouvement pour sortir.

Mon Dieu! je l'entends...

WILLIAM, l'arrêtant.

Où vas-tu donc? c'est moi...

ARABELLE.

Laisse-moi, laisse-moi.

WILLIAM.

Est-ce pour ne pas me voir que tu mets ton mouchoir sur tes yeux?... Tu pleures... (Avec résolution.) Qui ose te faire pleurer ici?...

ARABELLE.

William, je sais tout... ces droits... dont on me parlait... eh bien! ce sont des droits à la couronne...

WILLIAM.

Tu as des droits à la couronne? Et moi qui, entre nous, te disais toujours toi...

ARABELLE.

Oh! les maudits droits! tu vas m'appeller altesse maintenant, n'est-ce pas?

WILLIAM.

Non, non! Mais comment t'empêche-t-on de te marier à cause de ces droits?

ARABELLE.

On craint que le mari que je pourrais choisir ne veuille les faire valoir pour détrôner le roi.

WILLIAM.

Comment! on m'ose soupçonner capable de...

ARABELLE.

Mais, toi... on ne te connaît pas; et quand même on te connaîtrait, cela ne ferait rien, puisque je ne dois épouser personne... Tiens, William... je le vois... il n'y a aucun espoir.

WILLIAM, réfléchissant.

Eh bien! il vaut mieux savoir pourquoi l'on te défend de te marier? Puisqu'il n'y a pas d'autre raison que celle-là, tant mieux!

ARABELLE.

Comment, tant mieux?

WILLIAM.

Sans doute. Pourquoi nous persécute-t-on ainsi? à cause de tes droits à la couronne?

ARABELLE.

Oui...

WILLIAM.

Voyons... franchement... tiens-tu à les faire valoir?

ARABELLE.

Moi... grand Dieu!

WILLIAM.

Eh bien!... puisque tu n'y tiens pas et qu'ils sont le seul obstacle à notre bonheur... abdiquons-les...

ARABELLE.

Comment?

WILLIAM.

Par un acte public... une proclamation.

ARABELLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

WILLIAM.

Un écrit par lequel nous renonçons en faveur du roi... à tous les droits que tu peux avoir...

ARABELLE.

Et il n'en faut pas davantage pour ne pouvoir plus être reine?

WILLIAM.

Mon Dieu! non.

ARABELLE.

Faisons vite une proclamation.

WILLIAM.

Nous commencerons par exposer les motifs de notre renonciation.

Digitized by Google

ARABELLE.

Nécessairement nous exposerons les motifs.

WILLIAM.

Nous mettrons... considérant...

ARABELLE.

Considérant... comme on voit tout de suite que c'est sérieux! considérant...

WILLIAM.

Que le roi Jacques a été pour nous bon comme un père...

ARABELLE.

Et... qu'il nous a tirés de la Tour où nous étions prisonniers...

WILLIAM.

Très bien!... Qu'il y aurait de l'ingratitude à occasionner des troubles dans son royaume.

ARABELLE.

Très bien!... Et qu'il est le meilleur des princes...

WILLIAM.

Moi, Arabelle Stuart, je déclare...

ARABELLE.

Que tout le monde se trompe, en disant que j'ai des droits à régner à la place de mon cousin Jacques, et que dans tous les cas j'y renonce formellement en sa faveur... Et moi, William Seymour, je déclare...

WILLIAM.

Que je ne ferai aucun quartier à ceux qui voudraient nous faire roi et reine malgré nous.

ARABELLE.

C'est cela, nous signons...

WILLIAM.

Nous mettons la date.

ARABELLE.

Quatre novembre 1605.

WILLIAM.

Et nous l'envoyons à toutes les têtes couronnées de l'Europe.

ARABELLE.

Et à tous les conspirateurs d'Angleterre; il faudra bien qu'ils se tiennent tranquilles alors.

WILLIAM.

Une fois cela fait, quel obstacle peut-il y avoir encore?

ARABELLE.

Aucun... Nous avons fait ce que nous devions à l'égard du roi... ma conscience est tranquille.

WILLIAM.

La mienne aussi. Seulement nous voilà forcés de nous marier secrètement.

ARABELLE.

Sans doute; et quand nous serons mariés, nous dirons tout au roi; il faudra bien qu'il nous pardonne.

WILLIAM.

Et sir Robert qui t'a dit que tu ne pouvais pas te marier?

ARABELLE.

Avec un ambitieux; mais avec toi qui renonces...

WILLIAM.

Eh bien! ne perdons pas de temps... Que t'ont dit les deux lords?

ARABELLE.

Tous deux appartiennent à des partis différens qui s'agitent et qui veulent faire valoir mes droits.

WILLIAM.

Nous y avons renoncé.

ARABELLE.

Ils m'ont dit que si je leur accordais ma main...

WILLIAM.

Ta main!

ARABELLE.

Attends donc... que si je leur accordais ma main, ils juraient au nom des partis qu'ils représentent de me faire reine d'Angleterre.

WILLIAM, réfléchissant.

Ils veulent t'épouser... où? par quels moyens, surveillée comme tu l'es?

ARABELLE.

Lord Dudley propose d'introduire un ministre dans l'oratoire, à l'heure du conseil, au moment où cette partie du palais est déserte.

WILLIAM.

Nous sommes sauvés! Accepte leur proposition.

ARABELLE.

A tous deux?

WILLIAM.

Certainement... avec de l'adresse, nous nous servirons pour nous des moyens qu'ils auront trouvés pour eux; ils croiront s'occuper de leur mariage, ils s'occuperont du nôtre.

ARABELLE.

C'est vrai!... Maintenant c'est toi qui as toutes les bonnes idées... tu ne doutes de rien... je ne te reconnais plus.

WILLIAM, avec entraînement.

Ah! c'est que pour pouvoir t'appeler ma femme, je me jetterais dans le feu! je braverais mille fois la mort!

ARABELLE.

Voulez-vous bien vous taire, monsieur, avec ces exaltations-là vous me faites peur... Jamais je ne vous donnerais ma main s'il y avait quelque danger pour vous à l'accepter...

WILLIAM.

Rassure-toi... Qu'as-tu répondu aux deux lords? Ni oui, ni non.

ARABELLE.

Ils viendront, ici, savoir ma réponse.

WILLIAM.

Bientôt?

ARABELLE.

A l'instant.

Digitized by Google

WILLIAM.

Dis-leur oui... toujours oui...

ARABELLE.

Cache-toi... cache-toi... je crois les entendre.

(William se cache derrière la portière de l'appartement d'Arabelle.)

SCÈNE VI.

LORD DUDLEY, ARABELLE, ARTHUR, caché.

DUDLEY.

Lord Mungo est encore dans la galerie. (A lady Arabelle.) Princesse, au nom d'un peuple entier qui vous attend pour vous porter au trône, votre réponse?

ARABELLE.

J'accepte.

DUDLEY.

Mais l'ouverture du parlement peut donner à nos ennemis un appui nouveau et renverser les plans du parti qui vous appelle; il faudrait que ce mariage eût lieu avant la réunion des communes...

ARABELLE.

Mais elles se réunissent demain.

DUDLEY.

Aussi dès ce soir...

ARABELLE.

Dès ce soir?

DUDLEY.

A cinq heures, pendant le conseil... je vous avertirai en frappant trois coups dans ma main.

ARABELLE.

Impossible!

DUDLEY.

Cette occasion est la seule... une fois perdue...

ARABELLE, embarrassée et regardant vers le côté où est caché William.

Mais un ministre...

DUDLEY.

J'y ai songé... j'ai reconnu ici le forgeron de Gretnagreen.

ARABELLE, à qui William fait signe d'accepter.

Je consens à tout.

ARABELLE.

Mais qui nous répondra de la discrétion de cet homme?...

DUDLEY.

Vous serez voilée... Je l'amènerai dans votre oratoire. (Montrant la gauche.)

ARABELLE.

Mais les témoins!

DUDLEY.

Avec le forgeron un seul suffit.

(Signes de William indiquant que lui-même servira de témoin.)

ARABELLE.

Pour plus de sûreté, ce sera William.

DUDLEY.

A merveille! (Voulant se mettre à genoux.) La reconnaissance de toute l'Angleterre, la mienne...

ARABELLE.

N'entends-je pas lord Mungo?

DUDLEY, se sauvant par la galerie de droite.

J'évite sa présence.

WILLIAM, se montrant.

Très bien! il nous donne un ministre, il faut que l'autre nous donne un contrat.. celui de Flemming ne peut servir.

ARABELLE.

Mais songe donc, ce soir.

WILLIAM.

A lord Mungo dis aussi ce soir, dans une heure... nous saurons tout de suite à quoi nous en tenir.

ARABELLE.

Tais-toi, voici le puritain.

SCÈNE VII.

ARABELLE, LORD MUNGO, WILLIAM caché.

MUNGO.

Voulez-vous renverser Babylone et entrer triomphante dans Jérusalem?

ARABELLE.

Je veux entrer dans Jérusalem.

MUNGO.

Vous consentez? Isaac épousera Rachel?

ARABELLE.

Avant la réception de ce soir.

MUNGO.

Comment?

ARABELLE.

Dans l'oratoire.

MUNGO.

Dans l'oratoire? quand?

ARABELLE, mystérieusement.

Un peu après cinq heures... tout est prêt excepté un contrat.

MUNGO.

J'avais préparé ce projet d'acte.

ARABELLE.

Donnez.

MUNGO.

Ainsi vous voulez...

ARABELLE.

Absolument.

MUNGO.

Dieu d'Israël!

ARABELLE.

Qu'il vous inspire!... car j'entends lord Dudley.

MUNGO, fuyant par la galerie de gauche.

J'échappe à ses soupçons. (Il sort.)

Digitized by Google

WILLIAM.

Bravo ! nous voilà quatre maintenant. Ils vont se donner de la peine pour nous... il faut les aider un peu... mais il y a quelque chose de bien important encore.

ARABELLE.

Quoi ?

WILLIAM.

Le contrat, celui que, dans leur empressement, ils signeront sans s'apercevoir que c'est le nôtre... chacun d'eux croira signer comme époux, il signera comme témoin ; je t'expliquerai cela, nous n'avons qu'un moment.

ARABELLE.

Que faut-il faire ?

WILLIAM.

Nous allons tous deux nous mettre là, à cette table ; tu vas, toi, faire notre acte de renonciation ; tu te le rappelles ?

ARABELLE.

Parfaitement.

WILLIAM.

Moi, d'après le contrat de lord Mungo, je vais faire le nôtre.

ARABELLE, s'asseyant.

Voyons... donne-moi mon ouvrage.

WILLIAM.

Tiens, voilà tout ce qu'il te faut ; moi, je me mets de ce côté.

ARABELLE.

Y es-tu ?

WILLIAM.

M'y voilà... Mets en tête : « Proclamation au peuple d'Angleterre et d'Écosse. »

ARABELLE, écrivant.

« Proclamation. Considérant que Jacques, roi... »

WILLIAM, écrivant.

« Cejourd'hui, son altesse Arabelle Stuart et lord John Mungo, » je change les noms, « âgé de quarante-six ans... » dix-sept ans, s'il vous plait.

ARABELLE.

J'aime bien mieux ça... (Écrivant.) « J'y renonce formellement en sa faveur... » Et toi, avances-tu ?

WILLIAM.

J'en suis à un endroit difficile.

ARABELLE.

Pourquoi ?

WILLIAM.

Le contrat de Mungo prévoit qu'il pourrait venir des enfans.

ARABELLE.

Ah ! mon Dieu ! c'est vrai, nous n'avons pas du tout pensé à nos enfans.

WILLIAM.

C'est plus sérieux que tu ne crois.

ARABELLE.

Vraiment ?

WILLIAM.

Oui, à cause de notre renonciation.

ARABELLE.

Elle est finie.

WILLIAM.

C'est égal, l'honneur nous ordonne de la corriger à cause de nos enfans ; il faut faire un renvoi ; écris : « Et nous renonçons aussi à tous nos droits pour nos enfans. »

ARABELLE.

Les pauvres petits !

WILLIAM.

Ah ! vois-tu, Arabelle, c'est une affaire de probité, cela... Je vais même plus loin. (Il écrit.) « Et pour tous nos descendans, tant de la ligne masculine que de la ligne féminine. »

ARABELLE.

C'est bien sévère !

WILLIAM.

Si ce sont d'honnêtes gens, ils ne nous en voudront pas. Mets là ton nom. (Déchirant un papier.) Maintenant le modèle donné par lord Mungo anéanti. Donne-moi la proclamation.

ARABELLE.

La voici. (Elle la lui donne.)

WILLIAM.

Il n'y a plus qu'un bon contrat, celui où sont nos deux noms, celui que je baise.

ARABELLE.

Voyons, monsieur le fou... est-ce bien tout ?

WILLIAM.

Il faut encore que tu m'aides à porter la table là.

ARABELLE, portant la table avec William.

Ah ! que c'est lourd !

WILLIAM.

Ma chère amie, on ne se marie pas sans peine.

ARABELLE, avec tristesse.

William, si nous ne réussissions pas ?

WILLIAM.

Je me tuerais !

ARABELLE.

Oh ! le méchant !

WILLIAM.

Nous réussirons, je ne me tuerai pas, et je vivrai long-temps en t'aimant toujours.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN HUISSIER, LE ROI.

L'HUISSIER.

Le roi.

ARABELLE.

Cache bien le contrat.

LE ROI, à Arabelle.

J'ai à te parler, mon enfant... William, laisse-nous. (William salue et sort.) Ou bien... non...

Digitized by Google

non... reste. (A Arabelle.) C'est presque ton frère... il se réjouira avec nous de la bonne nouvelle que je t'apporte...

ARABELLE.

A moi, mon oncle?

LE ROI.

Écoute, Arabelle, ce matin sir Robert s'est chargé près de toi d'une triste mission.

ARABELLE.

Mon oncle... il faut se soumettre...

LE ROI.

Eh bien!... non... tu ne te soumettras pas...

ARABELLE.

Que dites-vous, sire?

LE ROI.

Lorsque Cecil est venu me dire tes larmes, ton chagrin... je me suis senti tout ému, tout triste, mais, hélas!... mon enfant, je ne pouvais que te plaindre. Pourtant, à force de réfléchir, j'ai trouvé, je crois, un moyen terme qui pourrait à la fois satisfaire à la politique et aux vœux de mon cœur pour toi.

ARABELLE.

Mon oncle... que dites-vous?...

WILLIAM, à part.

Songerait-il à nous marier?

LE ROI.

Cela t'étonne... Écoute-moi bien... Pourquoi dois-tu toujours rester fille? A cause de tes maudits droits, n'est-ce pas? Eh bien! si l'homme qui doit surtout craindre qu'on ne les fasse valoir, devenait ton époux; si un mariage confondait les intérêts des deux branches... hein!... (A William.) Elle ne comprend pas encore... mais tout à l'heure tu vas voir sa surprise et sa joie.

WILLIAM.

Mon Dieu!... mon Dieu!... que veut-il dire?...

ARABELLE.

Sire... votre majesté...

LE ROI, à William.

Regarde-la donc... avec ses grands yeux étonnés... (A Arabelle.) Comment? tu ne comprends pas... le prince de Galles, mon fils?...

ARABELLE.

Le prince de Galles?... Sire.

WILLIAM, à part, tristement.

Je devine... Oh! mon bonheur!

LE ROI.

Eh bien! notre cher cousine Arabelle, puisqu'il faut vous mettre les points sur les *i*, nous avons l'honneur de proposer à votre altesse, notre fils Henry Stuart en mariage... Est-ce clair?...

ARABELLE, joignant les mains.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

LE ROI.

C'est comme cela que tu me remercies?...

ARABELLE, à genoux.

Sire...

LE ROI.

A mes genoux... Arabelle... qu'avez-vous? (Il la relève.) Qu'est-ce que cela signifie?...

ARABELLE.

Sire... je sens toute l'étendue des bontés de votre majesté pour moi; mais je vous en supplie... ne m'obligez pas à ce mariage...

WILLIAM, à part.

Elle refuse...

LE ROI.

Par saint Georges!... Arabelle, êtes-vous folle? vous n'y pensez pas, refuser d'être un jour reine d'Angleterre...

ARABELLE.

Sire, excusez-moi, je ne puis.

LE ROI.

Refuser trois royaumes, par un caprice de petite fille! c'est à en perdre la tête.

ARABELLE, prenant la main de William sans que le roi la voie.

Sire, ce n'est pas par un caprice que je refuse une fortune si haute... pour moi le bonheur n'est pas là.

WILLIAM, bas et tristement.

Tu serais reine, pourtant...

JACQUES, avec colère.

Mais savez-vous que je puis ordonner... (Voyant la frayeur d'Arabelle.) Eh bien! non... non... mon enfant... n'aie pas peur... Voyons, viens, William, aide-moi à la persuader, raisonnons en bons amis. Mon fils Henry ne te plaît pas beaucoup... allons, ne te plaît pas du tout... soit... une couronne est souvent bien lourde... eh! mon Dieu! je le sais bien... mais songe donc, pas d'autre mariage possible...

WILLIAM.

Son altesse n'a peut-être pas bien considéré, sire, ce que vous lui proposez.

ARABELLE, à part.

Pauvre William! lui aussi.

WILLIAM.

Si plus tard ces avantages qu'elle refuse aujourd'hui, lui apparaissaient sous un nouveau jour, si, dans la modeste position à laquelle elle se résigne, elle devait éprouver d'inutiles, d'amers regrets.

ARABELLE, vivement et regardant William.

Sire, devant Dieu qui m'entend, je ne regretterai jamais la résolution que je prends aujourd'hui.

WILLIAM, à part.

Tout cela pour moi!... pour moi!... Arabelle...

LE ROI.

William, laisse-la... laisse-la... ma foi, qu'elle s'arrange... Tu veux rester fille... ma chère amie... Eh bien! reste fille... tant pis pour toi; mais ne viens jamais à l'avenir te plaindre de ton sort. Par saint Georges!.. tout bonhomme que je suis, je t'avertis que tu seras mal reçue.. (Avec effort.) Allons... n'y pensons plus...

Digitized by Google

ARABELLE, avec joie.

Oh! merci... merci, mon bon oncle, ne craignez rien, jamais je ne me plaindrai, je vous le jure...

(Elle veut lui prendre la main.)

LE ROI, la retirant.

Laissez-moi, laissez-moi, je ne suis plus votre bon oncle.

ARABELLE.

Vous allez vous en aller fâché contre moi...

LE ROI.

Certainement... refuser l'héritier du trône! c'est de la folie...

ARABELLE.

Eh bien! ayez pitié de la folle...

LE ROI.

Non... j'aime bien mieux être en colère contre vous.. tout à l'heure, au conseil, j'en aurai moins de regret. Tout ce que voudra Robert, j'y consentirai... J'étais bien fou de prétendre.. Ah! tu veux faire l'Élisabeth.

ARABELLE.

Mon oncle...

LE ROI.

Au diable les petites filles et leurs sottes fantaisies! (Il sort.)

SCÈNE IX.

WILLIAM, ARABELLE.

ARABELLE, à William pensif.

William... William!... A quoi penses-tu donc?

WILLIAM.

A cause de moi, refuser une couronne!

ARABELLE.

Est-ce que tu ne la refuserais pas pour moi?...

WILLIAM.

Je t'en conjure.

ARABELLE.

Que veux-tu?

WILLIAM.

Maintenant notre mariage est impossible.

ARABELLE.

Impossible?

WILLIAM.

Mais songes-y donc... reine... reine!..

ARABELLE.

Eh bien! oui... j'aurais pu être reine... béni soit donc ce jour, puisque j'ai pu dédaigner un trône, et te dire: C'est pour te consacrer ma vie...

WILLIAM.

Arabelle... Arabelle...

ARABELLE.

Ce langage t'étonne, n'est-ce pas? il m'étonne moi-même... mais là, tout à l'heure... au moment où le roi me parlait d'appartenir à un autre qu'à toi... au moment où j'ai vu que je pouvais te faire ce que tu appelles un sacrifice... oh! alors, je ne puis te dire ce que j'ai éprouvé... j'ai senti tout ce que tu étais pour moi... j'ai senti le besoin de te prouver que ce n'était plus là une simple amitié d'enfance; j'ai regretté qu'on ne m'offrît que trois royaumes... j'aurais voulu refuser davantage.

WILLIAM.

Arabelle... mon Dieu!.. tu m'aimes donc bien?

ARABELLE, avec passion.

Si je t'aime!... Ces affections qu'on partage à ses parens, à ses amis, aux compagnons de ses jeux, elles ont toutes été à toi; cette tendresse que je n'ai pu donner à ma mère, elle a été à toi; je t'ai aimé le premier, je t'ai aimé seul.. je t'aime pour tous.

WILLIAM.

Mais cet arrêt?

ARABELLE.

Qu'importe notre mariage à l'Angleterre, au roi lui-même, si ce mariage reste ignoré? Vois donc, William, il faut maintenant que ce soit moi qui te rassure.

WILLIAM.

Eh! bien, oui, je l'avoue, à présent pour toi j'ai peur.

ARABELLE.

Oh! il ne croit pas avoir assez d'amour pour me dédommager d'une couronne! (Cloche dans le lointain.) Écoute, écoute, à Westminster.

WILLIAM.

Arabelle, c'est un moment solennel! une dernière fois, tu le veux?

ARABELLE.

Oui! oui! oui!

WILLIAM.

Eh bien! tu as raison, car j'ai le cœur assez riche pour te payer en amour; tu as raison, car ton bonheur sera mon vœu, mon devoir, mon bonheur. (Se mettant à genoux devant elle et d'une voix attendrie.) Car je sens que sans toi, ma sœur, mon amie, sans toi je n'aurais pu vivre.

ARABELLE.

Tu pleures! tu pleures!

WILLIAM.

Oui, les paroles me manquent, je ne trouve que des larmes.

ARABELLE, lui passant un bras autour du cou et s'agenouillant près de lui.

Mon Dieu, protégez-nous, lui qui m'aime si noblement, moi, si long-temps prisonnière, protégez-nous. Nous vous avons prié de si bon cœur quand nous étions tous deux malheureux, et depuis nous ne vous avons jamais oublié... Protégez-nous!

(On entend frapper trois coups dans la main.)

WILLIAM, se relevant.

Viens, viens...

ARABELLE.

Je tremble.

Digitized by Google

WILLIAM.

Viens!

ARABELLE.

Voici le roi!...

WILLIAM.

On nous attend.

(Il l'entraîne.)

SCÈNE X.

LE ROI, puis CECIL, et plus tard ARABELLE, WILLIAM, LA COUR.

LE ROI.

Je n'ai pas eu le courage d'entrer au conseil; je ne sais quelles mesures ils vont proposer contre cette enfant... mais tant qu'ils n'auront pas ma signature... Attendons tranquillement ici l'instant de la réception.

CECIL, entrant.

Sire, le conseil est terminé.

LE ROI.

Ah! tant mieux... c'est un jour de gagné.

CECIL.

Mes collègues, après avoir mûrement délibéré, m'ont chargé de vous communiquer la résolution qui a été adoptée concernant lady Arabelle.

LE ROI.

Et qu'ont-ils décidé?

CECIL.

Sire... de remettre en vigueur l'arrêt de la feue reine. Cet arrêt veut que tout mariage contracté secrètement par la jeune princesse soit considéré comme un attentat à la stabilité du trône d'Angleterre et puni comme un crime de lèse-majesté.

LE ROI.

Mais cette punition...

CECIL.

Vous le savez, sire, pour la princesse une prison perpétuelle; pour son complice la mort! Sire, veuillez signer l'arrêt du conseil.

LE ROI.

Moi!

CECIL.

Il le faut.

LE ROI.

Jamais!

CECIL.

Sire... aimez-vous donc mieux avoir un jour à appliquer malgré vous un châtiment terrible, que de faire une menace qui n'atteindra pas la princesse ainsi prévenue à temps? Sire, réfléchissez... on l'entoure de piéges; si quelques rapports que l'on vient de me faire sont fondés, on cherche à l'entraîner à sa perte.

LE ROI.

Comment?

CECIL.

On a cru reconnaître ici même le forgeron de Gretnagreen. Sire, une union formée par lui ici, dans ce palais, serait valable, indissoluble... la mort seule pourrait la briser... Ce matin vous avez deviné mon secret... sire, il est temps encore... sauvez la princesse... en l'avertissant du danger qu'elle court.

LE ROI.

Vous le voulez... (Allant à la table et s'asseyant pour signer.) Ah! que cette arme ne l'atteigne jamais!...

WILLIAM, rentrant avec Arabelle.

A moi, tu es à moi!...

ARABELLE.

Mais le contrat?

WILLIAM.

Dudley l'a pris, se croyant ton mari; mais il faudra bien qu'il me le rende.

ARABELLE.

Et à ce pauvre lord Mungo qui est venu après lui, quel papier lui as-tu donc donné?...

WILLIAM.

Il voulait un contrat, je n'avais plus que celui de Flemming... il l'a emporté avec une joie triomphante!

ARABELLE, apercevant le roi.

Le roi!

(Le fond s'ouvre, la cour paraît.)

LE ROI, se levant et apercevant Arabelle. Bas à Cecil.

Cecil, ne lui envoyez cet arrêt qu'après la réception. (Haut.) Etes-vous prête, ma cousine?

WILLIAM.

Vous voyez, sire.

LE ROI.

William, tu viens avec nous?

WILLIAM.

Oui, sire. (Bas à Arabelle.) Est-ce que je peux te quitter maintenant?

ARABELLE, bas en souriant.

Tais-toi donc.

LE ROI.

Marchons, mylords.

ARABELLE, bas au roi.

Eh bien! vous viendrez ce soir, après le coucher.

LE ROI, bas à Arabelle à qui il donne la main.

Nous verrons cela... nous verrons... tu l'as voulu... Tiens, par pitié pour celui que tu aimerais, ne te marie jamais!

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCÈNE I.

LORD DUDLEY.

Impossible de parler à la princesse, et de lui remettre cet avis mystérieux. Il faut pourtant la prévenir... Catesby, forcé de s'expliquer sur ce complot où je suis entré sans en connaître toute l'étendue, vient enfin de me faire cette horrible confidence... Demain... au parlement... tous dans une même explosion... dans un même massacre !... et elle aussi peut-être !... Jamais ! jamais !.. Comment donc lui faire parvenir ce billet ?... Ah ! sa Bible... le premier livre qu'elle ouvre le matin.

(Il y cache le papier.)

SCÈNE II.

LORD DUDLEY, UN OFFICIER DES GARDES.

L'OFFICIER.

Lord Dudley, votre épée...

DUDLEY.

Mon épée ?

L'OFFICIER, lui montrant un papier.

Cet ordre du ministre.

DUDLEY, le lisant.

Connaîtrait-on le mariage ?... Non... il s'agit du complot... Accusé de haute-trahison... tout sera découvert ! ah ! perdu ! perdu !... (Réfléchissant.) Mais, maintenant j'appartiens par mon mariage à la famille du roi, il me reste encore un moyen... (A l'officier, en mettant le contrat sous enveloppe.) Vous chargeriez-vous, capitaine, de remettre, en secret, au roi, un message ?...

L'OFFICIER.

Oui, mylord.

DUDLEY, lui remettant sa lettre.

Je vous suis.

WILLIAM, entrant et allant à Dudley, à mi-voix.

Le contrat !

DUDLEY, à mi-voix.

Il est en mains sûres.

(Il sort avec l'officier.)

SCÈNE III.

WILLIAM, puis ARABELLE.

WILLIAM.

Que signifie cette arrestation... Lord Mungo a été arrêté aussi. Ils auront voulu lutter avec Cecil. Je les plains s'ils tombent dans ses terribles mains ! (Arabelle entre vivement.) Toi, enfin... toi, ma femme ! Oh ! dis, sens-tu ce bonheur-là comme moi ?...

ARABELLE.

William ! William ! c'est moi qui t'ai perdu !

WILLIAM.

Que dis-tu ?

ARABELLE.

Tout à l'heure... ah ! c'est affreux !

WILLIAM.

Tu m'épouvantes !...

ARABELLE.

Tout mariage secret contracté par moi est un crime de lèse-majesté... pour mon complice... pour toi, c'est la mort !

WILLIAM.

La mort !... mais non, rassure-toi, rassure-toi... personne ne connaît notre mariage.

ARABELLE.

Il faut tout dire au roi.

WILLIAM.

Y penses-tu ? il sera furieux !

ARABELLE.

Non... non, il nous aime tant !... tout à l'heure encore ne nous a-t-il pas dit de l'attendre, qu'il allait venir après le grand coucher ?

WILLIAM.

Et cet arrêt est signé ?...

ARABELLE.

Oui, je tremble ! je tremble ! la prison ! la mort !..

WILLIAM.

Eh bien ! il faut fuir.

ARABELLE.

Fuir !... abandonner le roi !... Mon Dieu ! à quoi nous résoudre ?...

WILLIAM.

Je ne sais... et personne... personne à qui demander conseil...

ARABELLE.

Si... William... si... nous oublions une parole qui bien souvent a guidé notre enfance. Te souviens-tu, à la Tour, quand nous étions irrésolus ?.. nous ouvrions la Bible au hasard.

WILLIAM.

Et le sens du premier verset nous décidait. Tu as raison... (Il prend la Bible.) Justement, voilà la Bible. (William ouvrant la Bible, le papier tombe.) Qu'est-ce que ce papier ?.. (Il lit.) « Si vous tenez

Digitized by Google

à la vie, ne paraissez pas au parlement demain, un coup terrible sera frappé et l'on ne verra pas d'où il part... »

ARABELLE.

Pour qui ce papier ?

WILLIAM.

Je ne sais... il n'y a pas d'adresse... Y comprends-tu quelque chose ?

ARABELLE.

Rien du tout... et toi ?

WILLIAM.

Ni moi non plus...

ARABELLE.

Laisse-là ce papier et ouvre vite la Bible, le roi peut venir.

WILLIAM.

Voyons... (Il lit.) « D'abord le mensonge est bien doux à la bouche de l'homme ; mais ensuite il est bien amer... »

ARABELLE, joignant les mains.

Vois-tu... vois-tu... William, qu'il faut tout avouer au roi.

WILLIAM.

Tu avais raison... Eh bien ! je parlerai...

ARABELLE.

Non... ce sera moi.

WILLIAM.

Ah ! voici le roi.

SCÈNE IV.

WILLIAM, ARABELLE, LE ROI.

LE ROI, entrant par la petite porte.

Au diable l'étiquette et ceux qui l'ont inventée ! au diable les grands couchers et leur cérémonial ! J'en suis quitte, on me croit endormi.. Vous voilà, mes enfans... bénies soit vos jeunes et riantes figures... je n'ai jamais eu plus de plaisir à les voir ; ça vient sans doute de ce que je quitte mes courtisans. (Il s'assied dans un grand fauteuil au coin du feu, Arabelle et William se tiennent debout de chaque coté.) Ah ça ! je suis très en train... nous allons dire toute sortes de folies...

ARABELLE.

Mon bon oncle... nous aurions quelque chose de sérieux à vous dire...

LE ROI, chagrin.

Ah ! vraiment... vous avez quelque chose de sérieux à me dire...

ARABELLE et WILLIAM, ensemble.

De très sérieux, sire...

LE ROI.

De très sérieux. Eh bien ! je suis ravi de le savoir, parce que je vous déclare coupables de lèse-majesté au premier chef, si toi ou ton frère... vous avez le malheur de me dire ce soir non seulement quelque chose de sérieux, mais quelque chose de raisonnable.

ARABELLE.

Mais, mon oncle...

LE ROI, avec bonté.

Mais ton oncle... mon enfant... après une ennuyeuse journée consacrée aux affaires d'État, vous demande un peu de calme, un peu de douce gaîté. Vous le savez bien, je viens en confiance rire et m'amuser avec vous... Mon fils est grave et silencieux ; ma femme... que Dieu me la conserve longtemps pour faire mon salut !... est acariâtre et grondeuse en diable, ce qui ne rend pas mon intérieur très divertissant... Ne me gâtez donc pas cette bonne soirée... vous en êtes bien les maîtres ; mais ça ne sera pas généreux à vous...

ARABELLE, bas, à William.

Je n'aurai pas le courage de lui parler maintenant.

WILLIAM.

Ni moi non plus. Tout à l'heure peut-être.

ARABELLE, à William.

Ah ! tâchons de paraître gais.

LE ROI.

Eh bien ! est-ce convenu ? pas de choses sérieuses.

ARABELLE.

Non, mon oncle... amusons-nous... jouons à tout ce que vous voudrez.

ARABELLE.

Bravo... voilà comme je vous aime... Enfans... enfans, vous ne savez pas tout le charme de votre âge... Ah ! que je voudrais y être encore à cet âge bienheureux !..

WILLIAM.

Pourtant, sire... vous êtes roi d'Angleterre, d'Ecosse... et quand vous aviez seize ans...

LE ROI.

Je n'étais pas un monarque bien puissant, n'est-ce pas ? et alors, j'avais des cheveux aussi beaux que les vôtres... monsieur le page ! et sur ces cheveux une brave toque écossaise.. mais alors, le faucon au poing, j'aurais défié dans nos bruyères le plus agile montagnard.

ARABELLE.

Mais aussi, mon oncle, vous n'habitiez pas Withe-Hall... le plus beau palais d'Angleterre et d'Europe, dit-on.

LE ROI.

Pourquoi n'ajoutes-tu pas : Et vous ne veniez pas jouer aux énigmes avec nous ? Ah ça ! c'est moi qui en sais une merveilleuse énigme... et que vous ne devinerez pas... j'en suis sûr...

ARABELLE.

Ah ! mon oncle, voyons... voyons.

WILLIAM.

Sire... dites-nous-la...

LE ROI.

Pas du tout... je la garde pour la dernière ; commençons par la vôtre...

Digitized by Google

ARABELLE.

Nous n'en avons pas...

LE ROI.

Eh bien! cherchez-en une... après je vous dirai la mienne...

WILLIAM.

Oh! sire, soyez généreux.

LE ROI.

Non, non, c'est toujours comme cela... je prends toute la peine... vous êtes des paresseux, cela vous apprendra.

WILLIAM, à Arabelle.

Une idée... ce papier.

ARABELLE.

Tu as raison, faisons-lui croire que c'en est une. (Arabelle va chercher ce papier et le donne au roi.) Tenez, mon oncle.

LE ROI, le prenant.

Voyons. De la prose! par Apollon!... de la vile prose.

WILLIAM.

Oh! mais de la prose difficile.

LE ROI.

Je suis trop bon... à la rigueur, il n'y a que les énigmes en vers qui devraient compter, mais... vous faites de moi tout ce que vous voulez... Lisons. (Il lit.) « Si vous tenez à la vie... » Singulier début!... « Si vous tenez à la vie... ne paraissez » pas au parlement demain. » Ah! c'est de la politique! une énigme politique! ce ne sont pas les plus faciles... mais il y a de l'exagération dans le début... « Si vous tenez à la vie, ne paraissez pas » au parlement. » Le parlement... c'est très ennuyeux... on y fait du mauvais sang... mais on n'en meurt pas... il y en a même qui y engraissent!

ARABELLE.

Allez toujours, mon oncle... vous allez voir.

LE ROI, réfléchissant. Il lit.

« Un coup terrible sera frappé... » Ah! mon Dieu! est-ce qu'ils vont encore me refuser de l'argent?

WILLIAM.

Lisez, sire, lisez; c'est là que l'énigme commence.

LE ROI, lisant.

« Un coup terrible sera frappé, et l'on ne verra » pas d'où il part. » Ah! ça se complique. « Et l'on » ne verra pas d'où il part... » J'y suis!... un scrutin secret!...

ARABELLE.

Eh bien! mon oncle, vous devinez?

LE ROI.

Je commence... je commence... « Le danger » sera passé en aussi peu de temps que vous en » aurez mis à brûler cette lettre. » Hum!... hum!... je dois l'avouer, l'énigme est bien faite... je n'y suis plus du tout... « Le danger sera passé... » Qu'est-ce que cela peut être?.. Est-ce toi, William, qui as composé ce chef-d'œuvre à désespérer le sphynx?

WILLIAM.

Je ne suis pas si fort que cela.

LE ROI.

Comment, c'est Arabelle?

ARABELLE, riant.

Moi? encore bien moins.

LE ROI.

Qui donc, alors?

ARABELLE.

Nous n'en savons rien.

LE ROI.

Comment cela?... « Si vous tenez à la vie... »

ARABELLE.

Nous l'avons trouvée.

LE ROI.

« Ne paraissez pas au parlement. » Vous l'avez trouvée? quand?

ARABELLE.

Tout à l'heure.

LE ROI.

« Un coup terrible sera frappé... » Et où l'avez-vous trouvée?

ARABELLE.

Dans ma Bible...

LE ROI.

Dans sa Bible!... Une écriture déguisée... c'est un avis secret!

ARABELLE.

Eh bien! mon oncle, y êtes-vous?

LE ROI, réfléchissant.

Je commence. (S'animant.) Un guet-apens! de quelle nature? « Le danger sera passé en aussi » peu de temps que... » Un coup de feu! sur moi!... Mais alors, pourquoi l'empêcher d'y aller .. elle?... Ce n'est pas cela... (Avec explosion.) Oh! mon Dieu! mais c'est affreux!... mais c'est infâme!

ARABELLE.

Qu'y a-t-il donc, mon oncle?

WILLIAM.

Nous ne comprenons pas.

LE ROI.

Je l'espère bien que vous ne comprenez pas; est-ce que vos bonnes et jeunes ames peuvent concevoir... pauvres enfans! Oh! les passions politiques, le délire sanguinaire de l'ambition!... ignorez cela... toujours... toujours!... (Il frappe sur un timbre.) Miss Flemming est encore là... Rentrez... rentrez... si je le puis, je vous rappellerai.

ARABELLE.

Nous ne lui avons rien dit.

WILLIAM.

Ce n'est pas notre faute... Je crois que nous avons bien fait d'abdiquer.

LE ROI.

Il y a un instant, j'étais si heureux! si tranquille! (A Gib, qui entre.) Toi ici!

Digitized by Google

GIB.

Sir Robert Cecil est venu...

LE ROI.

Il est là? qu'il entre! qu'il entre!

SCÈNE V.

CECIL, LE ROI.

LE ROI.

Eh bien! Robert, qu'avez-vous à m'annoncer?

CECIL.

Sire, mes soupçons étaient fondés... lord Dudley est affilié à un complot papiste...

LE ROI.

Dans ma maison!

CECIL.

Lord Mungo entretient des relations avec le parti des indépendans du nord... Sire... ce matin...

LE ROI.

Ce matin j'étais un fou! ce matin je croyais à la reconnaissance des hommes, je croyais apprivoiser, à force de clémence, leur lâche et persévérante méchanceté!... Mais voilà ce qui arrive : ils m'ont cru faible et ils ont ri de moi... J'ai abdiqué cette dignité qui repousse, cet orgueil royal qui humilie... et ils ont ri de moi... J'ai dit que je n'aimais pas la guerre, que je n'aimais pas le sang, et ils ont ri de moi... Je n'ai pas voulu appeler le bourreau mon compère, et alors ils ont résolu de m'assassiner!

CECIL.

Vous assassiner!

LE ROI, lui donnant le papier.

Lisez cet avis secret... Les insensés!... mais ils ne m'ont donc pas même supposé la force que donne l'instinct de la conservation!

CECIL.

Quel mystère!

LE ROI.

Oui... oui... c'est apocalyptique... mais je me suis excercé, et grace au ciel! je ne suis pas si imbécile qu'ils le croient... C'est en plein parlement!... « Un coup terrible... » Je pensais d'abord au poignard... « Mais le danger sera passé! » Il y a de la poudre là... c'est une explosion, grand Dieu! ils se sont souvenus de mon père... et moi je ne suffis pas à leur rage!... Tout ce qui m'aime... tout ce qui est utile à l'Angleterre... mes enfans, ma famille!...

CECIL.

Et cet écrit a été remis?...

LE ROI.

Trouvé dans la Bible de lady Arabelle.

CECIL.

On voulait, elle, l'éloigner du massacre.

LE ROI.

Vous avez raison, Cecil... encore un prétendant!... Eh bien!... il faut effrayer par des exemples!... tant pis pour eux!... ils l'ont voulu... Est-ce qu'en définitive il n'y a pas là toute une nation qui peut me crier que je suis généreux à ses dépens? qu'elle paie ma clémence par des inquiétudes, des secousses et des guerres civiles?... Avec ma bonhomie, je fais de la mauvaise royauté... Justice à tous, Robert, justice sévère! vous avez ma parole.

CECIL.

Qu'ordonnez-vous des deux lords, sire?

LE ROI.

Justice à tous! vous ai-je dit; où sont-ils?

CECIL.

Arrêtés et détenus au palais. Lord Mungo dit avoir des choses d'une haute importance à révéler à votre majesté.

LE ROI.

Qu'est-ce qu'il veut encore, celui-là? qu'il vienne!

CECIL, à Gib, qui est au fond du théâtre.

Qu'on amène lord Mungo.

LE ROI.

Faites fouiller toutes les maisons qui environnent le parlement, les chambres basses, les caves... c'est là qu'est le danger.

CECIL.

Grand Dieu! votre majesté m'éclaire... et ces avis que j'avais reçus...

LE ROI, avec affection.

Tous condamnés!... Vous aussi, mon ami, vous qui servez le pays en homme de bien!

CECIL.

Sire, je n'ai que de la raison et du dévoûment.

LE ROI.

Allez... redoublez de soin, de prudence... mon énergie cette fois égalera la vôtre... Par saint Georges! le temps de la faiblesse est passé... allez... allez...

CECIL.

Dans quelques minutes, sire, je saurai tout.

(Il sort.)

LE ROI.

Et ces enfans qui m'attendent... Arabelle! William!

SCÈNE VI.

LE ROI, ARABELLE, WILLIAM, puis LORD MUNGO, L'OFFICIER, SOLDATS.

ARABELLE.

Vous nous avez appelés, mon oncle?

LE ROI.

Tous nos projets sont renversés, mes enfans, vous n'aurez pas mon énigme ce soir... la vôtre...

Digitized by Google

UN OFFICIER.

Sire, lord Mungo.

MUNGO.

Que votre majesté m'accorde un moment d'entretien.

LE ROI.

Que voulez-vous, monsieur?

MUNGO.

Je suis arrêté par ordre du premier ministre, sire.

LE ROI.

Le premier ministre a sans doute raison, monsieur... car il veille sur les traîtres.

ARABELLE, à William.

Comme le roi a l'air fâché... Je ne l'avais jamais vu ainsi.

LE ROI.

Parlez... dépêchez-vous... que voulez-vous?

MUNGO.

Si mon nom s'est trouvé mêlé à quelques projets sinistres, c'est qu'alors...

LE ROI.

Expliquez-vous... expliquez-vous.

MUNGO.

Que votre majesté daigne lire ce papier.

WILLIAM, bas à Arabelle.

Le contrat qu'il a apporté!

LE ROI, déployant le papier.

Qu'est-ce que c'est que cela?

ARABELLE, bas.

S'il allait dire...

WILLIAM, bas.

Écoutons.

LE ROI, lisant à mi-voix.

« Contrat de mariage entre James Gib et Sarah Flemming. » (A lord Mungo.) Eh bien! cet acte?

MUNGO.

Me met, sire, dans une position tout exceptionnelle, et...

LE ROI, à mi-voix.

Je n'ai pas bien lu... « Contrat de mariage entre James Gig et Sarah Flemming... » Vous dites, monsieur?

MUNGO.

Que ma position est unique dans les trois royaumes.

LE ROI, réfléchissant.

Je ne comprends pas... parce que la vieille Flemming aurait pensé à épouser Gib... (Examinant le contrat.) Car Gib n'a pas signé... (Montrant lord Mungo.) Sa position... serait unique... Ah! ça, monsieur, est-ce que c'est encore une énigme?... je ne suis pas d'humeur à la deviner... car il y a sans doute aussi là-dessous quelque perfidie... quelque trahison.

MUNGO.

Mais, sire... cependant... cet acte...

LE ROI.

Allez au diable! vous et votre acte!

UN OFFICIER.

Sire, lord Dudley a demandé que cet écrit fût remis en secret entre les mains de votre majesté.

LE ROI, lisant.

« Sire, un avis salutaire donné à temps vous » prouvera qu'un lien étroit m'attache maintenant » à votre majesté; l'acte ci-joint vous en convain- » cra... » Un acte aussi... cela ressemble encore à un contrat de mariage. Qu'est-ce que cela veut dire?... (Lisant l'acte avec douleur et colère.) Eux! eux!... ah! c'est indigne! (Il se cache les yeux avec la main.) Ces enfans que j'aimais tant!...

ARABELLE, montrant le roi à William.

Regarde donc, William, c'est une mauvaise nouvelle. (Tous deux s'approchent du roi.) Mon bon oncle!

LE ROI, éclatant.

Laissez-moi!

WILLIAM.

Sire!

LE ROI, se retournant et montrant William.

Capitaine, monsieur est votre prisonnier!

(Des gardes entourent William.)

GIB, entrant.

Sire, une découverte affreuse!...

LE ROI.

Qu'y a-t-il?

GIB.

Sous le parlement!... sir Robert...

LE ROI.

Il est là... Que personne ne sorte!... (Montrant William.) Capitaine, qu'on saisisse ses papiers et vous me les remettrez.

(Il sort précipitamment avec Gib.)

SCÈNE VII.

ARABELLE, WILLIAM, LE CAPITAINE, GARDES.

ARABELLE.

Ah! mon Dieu!... William!... William!

WILLIAM.

Arabelle, je t'en supplie, calme-toi... rien n'est désespéré; on nous soupçonne peut-être... mais il n'y a pas de preuves contre nous.

ARABELLE.

Mais il sait tout... notre contrat... notre contrat...

WILLIAM.

Lord Dudley l'a remis en mains sûres.

ARABELLE.

Mais dis-tu vrai, au moins? dis-tu bien vrai?...

WILLIAM.

Il me l'a affirmé lui-même... je te le jure!

ARABELLE.

Tu veux me rassurer... Oh! je veux voir le roi...

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI.

Où alliez-vous?

WILLIAM.

Sire...

(L'officier remet au roi un papier trouvé sur William.)

LE ROI, l'ouvrant.

Une proclamation! lui aussi!... Qu'on s'éloigne. (Tout le monde sort. A William et Arabelle.) Restez... (Arabelle et William se rapprochent du roi qui les regarde avec indignation.) Mariés!...

ARABELLE.

Grace!... grace!...

WILLIAM.

Que votre majesté ne punisse que moi... je sais que j'ai mérité la mort...

LE ROI, se promenant à grands pas.

Oui... vous l'avez méritée, parce que vous êtes un ingrat!

WILLIAM.

Moi, sire...

LE ROI, à Arabelle.

Vous aussi...

ARABELLE.

Ah! ne le croyez pas!...

LE ROI, se promenant et s'arrêtant tour à tour devant eux.

Qui vous a tirés de votre prison tous deux?... Qui vous a gardés tous deux à la cour pour vous protéger, pour vous servir de tuteur?...

ARABELLE.

Vous! vous, sire...

WILLIAM.

Sire, nous vous aimons!...

LE ROI.

Vous m'aimez, misérables enfans! vous m'aimez! Et quand je redescends à votre âge, pour partager vos jeux, pour être votre ami, vous ourdissez des intrigues avec des valets que vous trompez... vous donnez un corps à des projets extravagans qui, sans votre aveu, sans votre nom, n'auraient été que d'absurdes chimères, Dudley et ses complices s'appuyant sur un mariage...

ARABELLE.

Mais ce mariage était une feinte, un stratagème, un jeu.

LE ROI.

Un jeu! Ah! vous avez cru qu'on jouait avec l'ambition, le fanatisme et la haine! A vous qui riez ici commence une chaîne d'exécrables passions, qui d'anneau en anneau aboutit à l'assassinat.

ARABELLE, avec effroi.

Oh! mon Dieu!

WILLIAM.

L'assassinat!

LE ROI.

L'assassinat!... je ne dis pas assez... sous les voûtes du parlement où devaient s'asseoir autour de moi, ma famille, mes amis, l'élite de l'Angleterre, savez-vous ce qu'on a trouvé? Au milieu de barils de poudre et prêt à y mettre le feu, un de ces fous furieux qui, dans leur sauvage et stupide énergie, pour faire triompher leur parti, dévouent également à la mort ennemis, indifférens, amis et eux-mêmes... et c'est demain que le complot des poudres devait éclater.

ARABELLE.

Oh! c'est horrible!

LE ROI.

Et savez-vous pourquoi demain? parce que, aujourd'hui, ce mariage, auquel a cru lord Dudley, donnait à son parti des armes et des droits.

WILLIAM.

Oh! non... nous ne sommes pas si coupables.

LE ROI.

Vous l'êtes, vous dis-je... (A William.) Vous surtout, si vous êtes si pressé de périr comme votre père, est-ce une raison de rendre cet enfant éternellement à la prison qui la réclame?.... Vous ne savez pas que j'ai juré ce matin de n'accorder aucune grace... Croyez-vous que je puisse être parjure? Non, par saint Georges!

ARABELLE.

Oh! pitié... sire...

LE ROI.

Je n'ai pas de pitié pour lui, qui m'ôte à la fois deux amis, deux enfans, qui, dans l'âge où l'ame est bonne et tendre, nourrit déjà de criminels projets.

WILLIAM.

Tuez-moi, sire; mais ne me calomniez pas...

LE ROI.

Te calomnier! et cet écrit trouvé sur toi... cet écrit qu'on vient de me remettre... « Proclamation, » au peuple d'Angleterre et d'Écosse... Considé- » rant que Jacques Ier a été pour nous bon comme » un père, qu'il nous a tirés de la Tour où nous » étions prisonniers... et qu'il y aurait de l'ingra- » titude à... Je renonce formellement en sa fa- » veur... » (Pleurant.) Ah! ah! les malheureux! les malheureux! (Il tombe dans un fauteuil.)

ARABELLE, à William.

Il pleure, William... il pleure...

WILLIAM.

Mon Dieu! mais nous avions fait cela dans une bonne intention!...

LE ROI.

Je le vois bien.

ARABELLE.

Hélas! nous nous aimions tant!..

LE ROI.

Voilà une belle raison à donner à Cecil, quand il présidera le conseil...

Digitized by Google

WILLIAM.

Tenez... sire, Arabelle est plus jeune que moi, je dirai que je l'ai trompée, égarée, vous direz comme moi, et au moins un de nous deux vous restera.

ARABELLE.

Oh ! mon bon oncle, ne l'écoutez pas.

LE ROI.

Est-ce que ce qu'il dit a du bon sens?... le laisser conduire à l'échafaud... un enfant... dix-sept ans à peine... Voyons, dites-moi?... Cependant ce matin je n'avais pas été bien méchant... Enfin c'est fait... dites-moi quels sont vos confidens?..

ARABELLE.

Personne...

LE ROI.

Personne!... Si on pouvait trouver un moyen?...

ARABELLE.

Trouvez, mon bon oncle... trouvez...

LE ROI.

C'est bien facile à dire, par saint Georges!

WILLIAM.

Moi... d'avoir vu pleurer le roi, ça m'ôte toutes mes idées.

LE ROI.

Tu en as eu de si heureuses aujourd'hui... Quel est ce bruit?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CECIL, GIB, FLEMMING, SOLDATS.*

WILLIAM.

Sir Robert!...

ARABELLE.

Ah! mon Dieu!...

CECIL.

Sire, au milieu des conspirateurs qui nous environnent de toutes parts, un nouveau crime, plus dangereux par ses conséquences, a été commis.

LE ROI.

Où donc, sir Robert?

CECIL.

Ici même...

LE ROI.

Comment?...

CECIL.

Sire, cette nuit, dans votre palais, dans l'appartement de lady Arabelle, un mariage secret a eu lieu...

WILLIAM.

Grand Dieu!...

* Cecil, le roi, Gib un peu reculé, Flemming à la même hauteur, William, Arabelle au fond, Stephen caché par les gardes.

ARABELLE.

Nous sommes perdus!...

LE ROI.

Eh! comment avez-vous découvert?

CECIL.

J'en ai la preuve. (Il fait avancer Stephen qui est resté jusqu'alors derrière les gardes.) Ce misérable! le forgeron de Gretnagreen a tout avoué.

STEPHEN.

Oui... sire, c'est vrai, je suis un misérable... J'ai été forcé....

LE ROI.

Et les coupables?

CECIL.

Il prétend ne pas les connaître; mais la torture...

STEPHEN.

La torture?

LE ROI, bas à Gib.

Gib, signez ce papier. (Gib hésite.) Signez.

(Pendant que Cecil parle, Gib signe et donne le papier au roi.)

CECIL.

Sire, vous vous rappelez ce que j'ai dit ce matin, jugez si je souffre; mais votre majesté m'a dit: Pour que mon royaume soit en paix, je ne ferai, je ne demanderai aucune grâce pour les coupables de lèse-majesté.

LE ROI.

Je tiendrai ma parole, sir Robert, je ne ferai, je ne demanderai aucune grâce. Nous savions tout... le forgeron a usé de son privilége, un mariage a été fait, régulier suivant nos lois... un contrat signé... ce contrat, le voici...

CECIL.

Le contrat de mariage de miss Flemming et de James Gib.

GIB.

Moi... sire!...

FLEMMING.

Ah! Gib... il serait vrai...

LE ROI.

Voilà bien sa signature... Vous avez bien fait, Gib, de mettre un terme à un trop long délai.

WILLIAM et ARABELLE, qui se sont rapprochés du roi.

Sire... sauvés!... sauvés par vous...

LE ROI.

Tout bas... tout bas...

CECIL, à part en regardant Arabelle.

Merci, mon Dieu! je m'étais trompé.

LE ROI, à part.

Allons, j'ai eu de l'esprit aujourd'hui... deux sauvés ce matin... deux ce soir... (A William et Arabelle.) C'est moi qui conserverai votre contrat... Gardez bien votre secret et aimez-moi un peu...

FIN DE LA PRÉTENDANTE.

Imprimerie de BOULÉ ET COMP., rue Coq-Héron, n. 3.

Digitized by Google